



juillet 78

ISSN 0395 4250

n°11

2f

L'AUTONOMIE

BESOIN DE L'AUTONOMIE...

Plutôt que les interventions et les proclamations des «groupes autonomes» sur la violence, c'est l'intérêt suscité par ceux-ci qui doit lui-même attirer l'attention. Cet intérêt n'est pas dû uniquement à un phénomène de mode. S'intéresser à ce qui se passe chez les autonomes c'est aussi une façon de reconnaître la connivence définitive entre l'ordre social et les organisations de gauche ou gauchistes (partis, groupuscules, syndicats).

Le rôle de ces organisations dans la gestion étatique du capital, comme participant actuel, futur ou imaginaire — la place de l'opposition dans le système de la politique, son allégeance totale à la logique des média —, un militantisme épuisé et qui tourne à vide : voilà ce qui est apparu de plus en plus net depuis 68. Dans les grèves sauvages, les occupations, Lip, les actions de quartier, les mouvements lycéens et étudiants — et celui de 76 en particulier qui a quand même produit avant de se résorber lui-même la totale déconfiture des groupes politiques et des syndicats dans l'Université, face aux inorganisés. C'est à travers tout cela qu'a pris corps le thème de l'autonomie; et, en effet, ce n'est pas une nouveauté en 1977, puisque mis en avant depuis bien longtemps, sous une forme ou sous une autre, par divers mouvements et courants libertaires ou ultra-gauches.

A côté de la recherche d'un spectacle, la plupart des gens qui fréquentent, hors de tout objectif organisationnel ou politique au sens strict, les assemblées des groupes autonomes, sont là pour retrouver un lieu d'échanges pour des expériences diverses que l'opposition «politique» est toujours prête à neutraliser ou à récupérer à son profit; à un niveau d'expression qui soit autre chose que la caricature du discours du pouvoir.

D'autre part, cet intérêt a aussi son origine dans les éléments de radicalité qui ont marqué en Europe toute une série de mouvements sociaux (Portugal, Italie, Espagne) ou de courants de résistance au totalitarisme répressif et préventif des Etats. Dans leurs aspects les plus novateurs et les plus ouverts, ces divers mouvements à l'échelle internationale ont rencontré l'opposition la plus résolue des organismes d'opposition (en Espagne, en France, en Italie). L'intérêt pour les groupes autonomes se nourrit ainsi de l'attention au caractère a-national ou international de la résistance à l'ordre établi et aux formes diverses de sa reproduction.

En témoignent les grands et confus rassemblements de Malville, Barcelone, Bologne; les préoccupations mondaines n'en étaient pas absentes, mais leur importance réside surtout dans les besoins d'échanges, d'analyses, de coordination, qui s'y sont intensifiés et subsistent en donnant naissance à d'autres projets. Ces projets sont loin de manifester une totale indépendance par rapport aux attitudes traditionnelles ou aux idées à la mode; du moins correspondent-ils, au moins en partie, à des attentes et recherches communes qui, dans certains milieux, visent à s'affranchir des schémas centralistes et manipulateurs.

Il y a donc bien résurgence, même irrégulière et difficile à localiser, d'une exigence d'indépendance et d'autonomie dans les perspectives, dans les modes d'intervention, dans les terrains où peut s'affirmer la résistance. Est-ce que cette exigence rencontre dans les pratiques et les discours des «groupes autonomes» un niveau d'expression qui lui corresponde ? ou bien un décalage manifeste, appelant une critique à la mesure des déceptions qui s'expriment de plus en plus nettement à leur propos ?

LES VIEUX COMPORTEMENTS RÉACTIVÉS

Toute une série d'exemples montrent que les pratiques mises en avant ou mises en actes par les groupes autonomes (de la région parisienne ou d'ailleurs, et par bien d'autres avant eux) relèvent du même schéma : opposer à une forme faible, passive, des comportements politiques traditionnels, une forme **prétendument dynamique et active** des mêmes comportements, du même type d'intervention, sur le même terrain; sans aucune remise en question réelle en dépit d'une prétention tapageuse, et avec une résistance remarquable aux attentes ou aux intentions de débat : celles-ci, dans les assemblées d'autonomes, sont régulièrement minées par la passivité découragée de la plupart, et surtout par les tirades hyper-politiques et les rodomontades de fier-à-bras de quelques uns. On peut voir également que seul, l'**antigauchisme** y sert de terrain d'accord et de reconnaissance mutuelle, lieu commun où se concentrent l'agressivité et la frustration, la dénonciation répétée des gauchistes tenant lieu finalement de toute réflexion collective.

Tout ce qui a été dit sur les événements de Malville du côté des autonomes revient pour l'essentiel à faire la distinction entre les **organiseurs** écolo-gauchistes du rassemblement, ennemis de la violence quand elle n'est pas «de masse» ou même de la

un mal groupusculaire, LA TROTSKINOMANIE

Que de se revendiquer autonome ne veuille rien dire ou tout dire, on l'a déjà dit. Que certains militants de la GP déçus, mis au chômage par la dissolution de l'organisation, retrouvent le chemin du spontanéisme, ayant abandonné le Mao de leur idéologie, c'est sûr. Il n'en demeure pas moins évident que d'autres individus ou groupes dits autonomes critiquent depuis longtemps une vie quotidienne de plus en plus aliénante, ainsi que Partis, Syndicats, Chapelles qui lui opposent une fausse contestation.

Mais il est énorme que la LCR, véritable tique des «organisations ouvrières», ayant participé le plus complètement possible à la farce électorale, et donc responsable comme les autres partis de la défaite de Mars 78, trouve encore le moyen d'ouvrir sa gueule! N'oublions pas que ces messieurs se sont servi à outrance du légalisme pour mieux faire passer leur soit disante analyse. Que leur entrisme dans les syndicats va jusqu'à participer à fond à la collaboration de classe en siégeant dans les diverses commissions paritaires, chômage, FPA, Sécurité sociale. Toujours préoccupés à figurer dans l'appareil pour être

reconnu comme petit parti ils ont joué les services d'ordre à l'enterrement du dernier 1er Mai, ne faisant pas même l'analyse qu'a pu faire Edmond Maire qui n'a pas eu le ridicule d'y participer.

Cette «avant-garde» du «mouvement ouvrier» -tel que se définit la LCR- qui arrive battue et cocue d'un combat qu'elle n'a pas mené, n'est pas contente. Au lieu de faire la critique des soit-disant Partis Ouvriers- Syndicats ouvriers- Programme commun ouvrier - ces messieurs s'en prennent à des casseurs de vitrine, ne reculent ainsi devant aucune facilité. L'autocritique, à la LCR, on connaît pas. Elle préfère accuser les autonomes d'avoir commis plus d'exaction en cinq ans contre les organisations ouvrières que les fascistes (après tout la CFT est une organisation ouvrière). Nous affirmons, nous, qu'en 10 ans les orgas et autres syndicats ont désamorcé plus de luttes que la Bourgeoisie et les patrons eux-mêmes.

Cela mérite d'être hurlé, et même si cela entraîne une petite branlée à ceux qui défendent les fossoyeurs des luttes prolétariennes, ce n'est pas nous qui allons pleurer.



l'autonomie

violence tout court, et manipulant pourtant les manifestants de telle sorte que ceux-ci s'y sont trouvés livrés sans défense possible et, d'autre part, les éléments autonomes, soucieux d'assurer leur propre défense par leurs propres moyens et s'efforçant en outre d'apporter aux manifestants, supposés potentiellement prêts à tout, des perspectives «offensives», à la hauteur des objectifs et de l'importance du rassemblement.

MALVILLE

Or, apparemment, les débats de Malville et d'après Malville ont surtout porté sur le maintien de l'objectif et sur la violence; à l'exception de certaines lettres dans *Libération* et de certains textes d'I.R.L., ils n'ont pas réussi à dépasser le niveau des formules pompeuses et vides, du genre: «se donner les moyens...», «mener une action «offensive»...», «un niveau d'affrontement à la hauteur des objectifs» (3). Et ni les blessés ni le mort de Malville n'ont permis de sortir de la fausse alternative violence/non violence.

Fausse alternative: pas seulement parce que, comme le disent les autonomes, la violence est déjà là dans le rapport imposé par l'Etat, à la ville, au logement, au travail, rapport qui engendre inévitablement des formes de résistance en particulier violentes, ce qui est incontestable. Mais fausse alternative dans le cas précis de Malville (et les autres cas semblables, manifs, etc...). Parce que là, les moyens de la violence sont et restent d'un seul côté, celui du pouvoir; parce que recommander aux manifestants, comme le faisaient certains, d'apporter masques, casques, mouchoirs, bâtons, cocktails, cela ne peut être que dérisoire et mystificateur, face à des forces armées, et pas seulement de grenades offensives.

Malville et la mort de Vital Michalon ont, bien entendu, montré que le pouvoir, non pas se «militarise» comme on l'a dit, mais était bel et bien prêt à utiliser ses forces militaires et s'y était soigneusement préparé: on le savait, et le déroulement du rassemblement de Kalkar en a fait la démonstration supplémentaire. Mais les clameurs d'indignation qui ont suivi, ont aussi révélé quelque chose qui était pourtant visible depuis 68: que les manifestants «offensifs» attendent du pouvoir qu'il respecte une convention tacite, celle de ne pas faire usage des armes qu'il possède et qu'il déploie, qu'il en reste au niveau de la démonstration. Et quant il tire (le premier, évidemment, étant le seul à être armé), on dit qu'il se militarise. Ceux qui appellent à un affrontement n'évoquent jamais le cas où les forces de l'ordre, acculées, sortiraient leurs armes, ni les moyens de faire face: et pour cause.

Pourquoi ce silence, pourquoi cette illusion ou cette croyance en une convention imaginaire? Sinon pour pouvoir continuer à présenter comme un combat réel (que les non-violents «refusent» alors que les autres font semblant de l'assumer, comme s'il y avait le choix) un type d'affrontement essentiellement ostentatoire, politique et aliéné — que l'Etat seul peut transformer en un combat réel à son avantage. Et tout cela, aujourd'hui, sous le signe de «l'Autonomie».

L'INSTITUTION «MANIF»

Ainsi, certains ont compris que le rassemblement de Malville, du fait des «offensifs» comme des non-violents, s'est laissé ramener finalement au scénario familier de la manifestation de masse parisienne: un cortège massif et passif se fait promener d'un point à un autre, sur un parcours plus ou moins connu d'avance, et doublé par des petits groupes qui font un peu de casse, harcèlent un peu les flics et se dispersent évidemment quand ceux-ci interviennent pour de bon. Exactement le schéma qui s'est retrouvé dans la manifestation pour K. Croissant.

Celle-ci, comme toutes les autres, était dès le départ enfermée dans le dilemme: manif digne et «sans bavures», promenade familière / manif résolue, «offensive», obligeant enfin (!) le pouvoir à se montrer sous son vrai jour.

Et même chez les autonomes, certains ont finalement réagi à cette alternative illusoire et récusé la «violence spectacle», la «violence démonstration» son caractère «réactif» par rapport aux gauchistes, et la manipulation des manifestants par les «offensifs» eux-mêmes. Mais il faut en arriver à se demander ce que sont les manifs aujourd'hui.

Bien entendu, on y retrouve, comme à Malville, des gens très différents, et pour une part dans le même acte d'opposition globale à l'Etat. Il n'empêche que les manifs font maintenant partie des actes majeurs du fonctionnement politique normal (à côté des élections, des meetings, des débats télévisés, etc). Dans leur déroulement, dans leur parcours, dans leur inscription dans l'espace urbain (bousculés en 68, mais bien rétablis depuis), les manifs sont devenues une forme politique traditionnelle, intégrée, prévisible jusque dans ses «débordements»; c'est une seule et même forme qui s'accomplit dans ses deux composantes «d'ordre» et de «désordre», de «service d'ordre» et de «casseurs». Et surtout, les manifs sont dans leur déroulement ordinaire passif/offensif complètement déconnectés du milieu socio-urbain où elles prennent place, dans une séparation ou même une opposition à peu près totale par rapport à lui. Cela n'a plus rien à voir avec la forme originelle des manifs, expression collective spontanée surgie sur un terrain qui la soutenait de bout en bout et lui donnait son sens.

Cela veut dire qu'aujourd'hui les manifestants ne manifestent plus que pour eux-mêmes et pour le pouvoir, c'est-à-dire pour les médias: en plein narcissisme politique. Dans les manifs, la gauche regarde le pouvoir et les gauchistes regardent la gauche, l'un et l'autre installent leur service d'ordre et manifestent «dans le calme» à l'intention d'un public absent; et les «autonomes», à leur tour, manifestent dans l'offensive à l'intention des gauchistes, au même moment, au même lieu, dans le même cadre, à quelques différences près dans l'uniforme. Le système manif est maintenant tout à fait au point, dans ses deux versions: sans incidents et avec incidents (ce sont les seules données, avec le nombre de manifestants, sur lesquelles les médias «informent»).

A-t-on remarqué que dans les manifs «de masse», par exemple celles du 1^{er} mai ou de la gauche en général, les banderoles des syndicats, entreprises, sections de partis, etc...



LE MYTHE DE SISYPHE

Dans quatre numéros de leur triste quotidien «Rouge», l'enquête d'un certain Vilar va débusquer ce qui s'étiquette «autonome», pour démontrer que tout de même il n'y a pas que des «chancres», qu'il y a de bons petits gars rattachés au mouvement ouvrier et tout. La LCR réprimande et délivre les bons points, toujours petit instituteur, pour inciter à ce que les bons se démarquent des méchants, sinon gare à la fessée pour tout le monde: la menace terrible sert d'introduction et de conclusion à cette enquête.

Donneuse de leçon, la Ligue c'est ridicule! D'autant qu'elle ne peut pas se prévaloir d'une clarté théorique telle que l'on écouterait seulement ses rododromades! Le petit journaliste de «Rouge» se garde d'ailleurs de se mêler d'une quelconque réflexion: y a le mouvement ouvrier, y a le mouvement des femmes, y a le 1^{er} Mai, il y a la Librairie des Femmes, y a le PC, le PS, y a les syndicats, y a le capitalisme, y a le socialisme et y a la 4^{ème} Internationale. C'est rond, c'est clair, et c'est plat. Il faut dire, qu'au delà de cette feuille intime, les trotskystes en général ont toujours été incapables, depuis les temps du Prophète, de passer leurs croyances, leurs canons, au crible de la critique. L'histoire du Trotskisme c'est l'histoire d'une conscience immensément malheureuse, orpheline, d'une impuissance à dépasser les vieux schémas léninistes dont ils ont été à la fois acteurs et toujours victimes. Incapables de faire une analyse matérialiste des faits, c'est à dire de faire correspondre pensée et réalité, et donc jamais à la hauteur de leurs prétentions dirigistes, ils ont toujours cru que la révolution c'était le réformisme, que le socialisme c'était le capitalisme étatisé, que la bureaucratie n'était que dévoyée, et ont systématiquement tendu aux stalinistes le bâton qui les a battus.

Déjà Trotsky, leur maître, jouant à l'aspirant dictateur, et se montrant plus ferme que Lénine dans l'élimination des oppositions, faisait voter une motion lors du 10^{ème} congrès du PC réclamant la dissolution de tous les groupes oppositionnels et donnait tout pouvoir au Comité Central. Il n'avait pas pensé que cette même motion lui retomberait sur la gueule quelques temps plus tard s'il n'avait plus les rênes. La bureaucratie qu'il contribua à installer et dont il crut profiter en bureaucrate l'élimina bureaucratiquement. Ce n'est pas pour autant que les trotskystes, ces premières victimes du Goulag, comprennent quoi que ce soit. Même dans les camps ils se montraient de fidèles et de disciplinés bolchéviques. Les camps, c'était quand même le socialisme, l'Etat Ouvrier; la dictature de Staline c'était quand même celle du prolétariat, la théorie et leur marxisme n'avait pas à s'y tromper.



LIBERATION, ENJEU POLITIQUE ?

sont si nombreuses et rapprochées qu'elles ne peuvent de toutes façons être lues par personne et n'ont d'usage que pour ceux qui les portent, comme les slogans n'en ont que pour ceux qui les crient (selon la loi du mégaphone) ?

S'il y a encore du monde dans les manifs, ce n'est pas tellement parce que survit l'espoir qu'il s'y «passe quelque chose» ou que le sens en soit différent des précédentes; c'est plutôt parce que la rue pour les manifs reste, avec la Mutualité pour les meetings et l'Université pour les A.G. l'un des quelques espaces banalisés, aménagés ou abandonnés par le pouvoir, afin que puissent s'y rassembler de façon contrôlable ceux à qui il ôte par ailleurs toute possibilité de se constituer eux-mêmes un cadre d'action commune.

Voilà ce que ne comprennent pas les «offensifs» (militants étudiants, marginaux) qui croient choisir ces espaces d'intervention alors qu'ils n'y sont que relégués.

Ce qui ôte aux manifs toute capacité de signification «autonome», c'est qu'il ne s'y concrétise pas une relation réelle entre une collectivité agissante et le milieu auquel elle s'adresse et qui réagit à cet appel (comme dans les manifs de 68 à Prague).

Ni les autonomes, ni les gauchistes, dans leur identique dépendance à l'égard des formes politiques intégrées, ne sont en mesure d'en transformer la nature. Déjà les autonomes, retombant dans les attitudes de ceux qu'ils critiquent tant, se félicitent d'avoir été là, d'avoir pu crier «leurs» slogans, d'avoir été «présents», c'est-à-dire vus, repérés, commentés par leurs adversaires et par les médias. Et leurs justifications théoriques présentées comme des débats de fond se réduisent à peu près toutes à un seul et unique argument, irréfutable en soi: l'inutilité des manifs traîne-savates. Mais l'inutilité des manifs traîne-savates ne prouve pas moindrement l'utilité des manifs «avec incidents», des harcèlements ou des dégradations sans portée.

Pour éviter tout malentendu: prendre acte des certains actes violents comme significatifs d'un niveau de désintégration de l'ordre établi, c'est une chose. Théoriser ces actes et les recommander en les élevant au rang de conduites porteuses de capacités merveilleuses de subversion globale et généralisée (comme le fait le discours des autonomes), c'est tout autre chose. En les identifiant au «Mouvement Révolutionnaire», on aboutit en réalité à faire de ces actions un critère pour distinguer ceux qui sont du côté de l'ordre et ceux qui sont contre.

trotsketc....

(suite)

«Geoliers et prisonniers, nous sommes encore du même parti: le seul Parti de la révolution; ils le dégradent, le conduisent à la perte, nous résistons pour le sauver malgré eux... Mais où est-il, où? Qui est-ce? Et s'il était hors Parti? Le vrai parti des travailleurs, hors parti, mais est-ce possible? Nous sommes la fraction persécutée, fidèle aux persécuteurs parce qu'elle est la seule fidèle au grand parti dont ils ont dérobé les enseignes...» (V. Serge «S'il est Minuit dans le siècle»).

Réviser un seul des éléments de la trinité Classe /Parti/Etat suffit à ce que le jeu de cube de l'idéologie léniniste s'écroule, comme s'écroulerait le catholicisme si par exemple Marie s'avérait ne pas avoir été vierge.

Dès lors la nature des trotskystes est de poursuivre leur fantasme étatique et de parti, sans jamais l'atteindre, persévérant comme des mules, butés, bornés dans leurs cassages de gueule successifs.

Le mythe de Sisyphe appliqué à la politique!

LE FANTASME DU PARTI

En 1936, tout le petit monde malheureux du trotskysme se regroupe après avoir déjà fusionné puis scissionné immédiatement en 1935. On va faire un Parti, bien sûr. Ouvrier, bien entendu. Et internationaliste, ça va de soi. Le P.O.I. Scission en 1937. Et ça fait deux Partis, le précédent et le nouveau: le PCI, Parti Communiste Internationaliste, grandeur des flons flons et modestie de la réalité. Parallèlement: à ça dans son coin, il y a l'UCI, Union Communiste Internationaliste, qui suit son chemin, et qui donne maintenant Lutte Ouvrière.

En 1938, s'engueulent avec les précédents pour savoir lequel des deux aura droit à l'étiquette 4^{ème} Internationale. Passionnant! En 1947 le PCI tente de s'accaparer le rôle principal dans la grève de Renault au détriment de l'UCI. Brillant! L'UCI gagne. Mais a perdu la 4^{ème}. (Internationale).

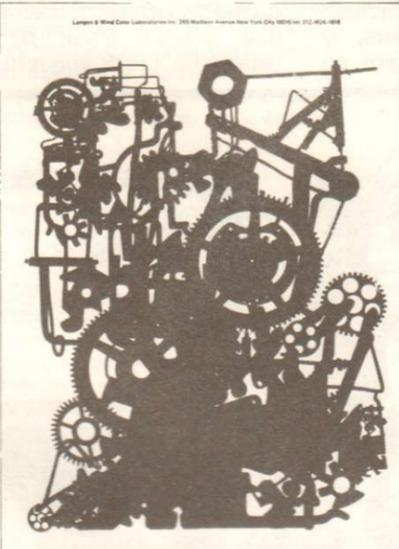
En 1952, scission au sein du PCI, qui dure jusqu'à aujourd'hui: et à ma gauche vous avez FRANK qui a droit à la 4^{ème}, à ma droite LAMBERT qui a droit au PCI ce qui donne aujourd'hui la LCR, l'autre l'AJ.S.

LE FANTASME DU «SOCIALISME»

Tout ce chassé-croisé reflète pratiquement l'embrouillamini idéologique que décrit si bien, plus haut, Victor Serge: victimes d'un socialisme qu'ils ont participé à construire, qu'ils ne savent pas définir, qu'ils respectent alors en orphelins, en exclus, ils sont à la fois ennemis et amis de la bureaucratie stalinienne, criminelle, rénégate mais... Ouvrière. Il y a deux camps, pour le trotskyste, le capitalisme et le socialisme-fût-il dégénéré. Il faut choisir entre ces deux pôles, et la pratique trotskyste a été de toujours mobiliser sur

cette fausse opposition, à entretenir la mystification. Fausse opposition, mystification, car leur socialisme n'est rien d'autre qu'un mode particulier de gestion... du capitalisme. L'Etat planifie, dirige, impulse, l'Etat s'approprie la plus-value, la bureaucratie en est maître; quant aux rapports de production, salariat, hiérarchie, exploitation, cadences, valeur marchande, ils sont TOUS intégralement maintenus. Les PC ne raisonnent pas autrement.

Nous disons, nous: capitalisme d'Etat. Définir ainsi les pays «socialistes» soutient un certain type d'analyse par lequel le capitalisme ne se définit pas par la forme juridique particulière de la propriété privée, mais par les catégories économiques. Sinon le rôle croissant de l'Etat dans l'économie européenne, l'existence de sociétés dont sont propriétaires des milliers d'actionnaires, définirait nos sociétés comme des sociétés de transition vers le «socialisme». Capitalisme d'Etat veut dire que le mouvement des échanges humains, régi par la valeur, détermine par son fonctionnement QU' va être le mieux à même de le servir. Par ex. la révolution bourgeoise ce n'est pas tant la bourgeoisie qui a pris le pouvoir politique en 1789 que l'évolution des échanges économiques qui, s'affirmant a porté cette classe. Les sociétés ont toujours, ensuite, fait coïncider le fait juridique, politique avec le fait économique. Cela veut dire encore qu'il peut y avoir une société capitaliste sans bourgeois, au sens propriétaire du terme, si les nécessités du capital ne correspondent plus à leur gestion, si ces nécessités portent sur la scène les «propriétaires du savoir» par exemple (ce que les italiens appellent «techno-bureaucratie»).



Du point de vue du dépossédé, n'en déplaise aux léninistes de tout poil, RIEN n'est changé. Ce point de vue qui est notre, et qui nous amène à dénoncer dans certaines idéologies «ouvrières» - l'auto-gestion par exemple - une idéologie néo-capitaliste, paraît abhorrant à un trotskyste. Pour lui seule la sphère politique, étatique, définit le modèle.

Ceci explique qu'étant si proluxe sur la forme, Etat Ouvrier, démocratie Ouvrière, parti Ouvrier, il soit si flou sur le salariat, la marchandise... son «socialisme» conservant toutes ces données.

La scission de 1952 se fait autour d'un texte de Pablo dirigeant de la 4ème Internationale, texte qui développe jusqu'au bout cette logique trotskyste, jusqu'à se dissoudre dans la logique stalinienne classique.

LE FANTASME ETATIQUE

C'est la guerre froide. Mao est au pouvoir. La guerre de Corée bat son plein. La 4ème Internationale traduit l'affrontement inter-impérialiste, entre les blocs en affrontement socialisme/capitalisme puisque de façon intangible l'Etat Russe est un Etat Ouvrier. Devant la guerre mondiale qui pointe son nez, Pablo appelle les trotskystes à rejoindre les partis staliniens pour rectifier ce qui, en

eux, est négatif. En gros leur Direction. Ils ne perçoivent pas que c'est tout autant le parti qui produit la bureaucratie et le réformisme, que la bureaucratie qui dirige le parti.

On voit quel opportunisme, au moment crucial, peut développer cette théorie étatique qui confond antagonisme des Etats et antagonisme des classes (en 49 lors de la rupture Tito-Staline le PCI soutint Tito, le «conseillant même, voyant là un renouveau possible de la révolution»). Le courant «pabliste», incarné dans Frank et qui par filiation directe donne la LCR, suit cette logique, appuyant Tito, Castro, le FLN, Sékou Touré, Ho-Chi-Minh et les palestiniens, même si Ho-Chi-Minh, par exemple s'empressa de massacrer tous les Trotskistes qu'il avait sous la main. Cocus et contents ! La tendance Lambert(AJS) plus réticente soutint, elle, pendant la guerre d'Algérie... le MNA de Messali Hadj. Bisque, bisque rage.

Logique et cohérence, profonde d'une idéologie toujours démentie par les faits. Pour les Frankistes il y a beaucoup de camps socialistes, même dégénérés ou mal formés : Chine, Cuba, Corée, Vietnam, et sans doute le nouveau venu dans le camp des dictatures bureaucratiques, le Cambodge. Il y a beaucoup de pays où la révolution permanente est en marche, ou a été stoppée : Ceylan, l'Indonésie, la Bolivie, l'Algérie, le Chili etc... Les Lambertistes n'en ont qu'un, la Chine, Lutte Ouvrière, aucun. Sauf la Russie qui, décidément, réconcilie tout, le monde.

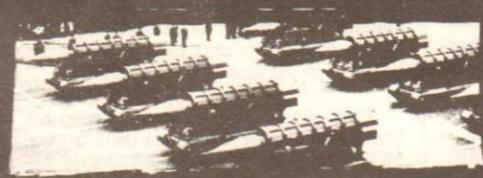
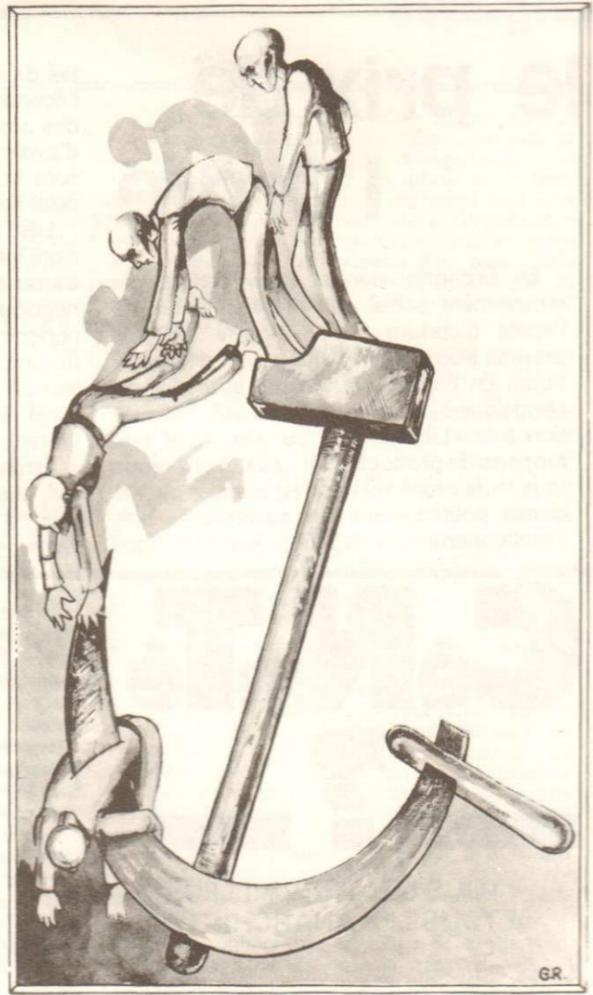
«LES CHANCRES DU MOUVEMENT OUVRIER»

Militant qui veut balader, manifester, soutenir, même n'importe quel fossouyeur du prolétariat pourvu qu'il fasse sa besogne au nom du drapeau rouge, entre donc à la LCR; pour ne pas avoir à réfléchir tu auras l'embarras du choix des mobilisations.

Tu pourras alors «raisonner» comme Vilar, qui appelle les bureaucraties, ceux qui ont étouffé dans les luttes toute imagination, toute subversion, ont développé chez les prolétaires le dégoût, l'apolitisme, le scepticisme, les ont tué à Matignon, à Grenelle, qui appelle ce mouvement du renoncement : le mouvement ouvrier.

Tu pourras jouer au (petit) flic pour défendre cette merde, doublant le S.O de la CGT, comme hier tu aurais finalement défendu, «de manière critique» comme ils disent, le stalinisme. Parce que tu n'auras pas à réfléchir sur le dégoût qu'inspire ce cancer réformiste, dominateur, cette idéologie et cette caste de gestionnaires du capital, CGT, CFDT, FO, FEN, que tu baptises «mouvement ouvrier», réfléchir sur le dégoût qu'il peut à juste titre inspirer en plus des vitrines.

Nous, on reprocherait plutôt aux «autonomes» d'y aller encore à cette grande pantalonade de l'esclavage salarié, le 1er Mai. Quant à se DEMARQUER, c'est plutôt de cette histoire du trotskisme et de sa réalité actuelle que nous nous démarquerions, ne supportant pas en plus qu'il puisse seulement prétendre à donner le moindre conseil, et encore moins donner d'ultimatum.



milieu radical ou contestataire; tout peut y trouver un écho (gauchisme, marginalité, luttes sociales, élections, Programme commun et même l'autonomie), mais un écho teinté du ton «Libé». En outre, le hasard, la mode et aussi les préoccupations de certains collaborateurs, permettent parfois d'y trouver, à côté d'informations d'intérêt local, l'expression de problèmes importants : les dissidents, la Chine, par exemple.

Mais le rapport réciproque d'exploitation entre Libé et ses lecteurs n'est plus modifiable. S'il a été possible de clarifier dans une faible mesure les problèmes que cela pose avec les gens de Libé, ce n'est pas grâce aux autonomes. Libé n'est pas ou n'est plus un enjeu politique, et c'est indépendamment de lui que se pose le problème d'une forme différente, autonome, d'expression, d'information, de communication. Les occupants de Libé ont dû finalement le constater, mais semble-t-il sans prendre conscience de leur propre dépendance à l'égard de ce journal, ni des médias en général. Pas plus qu'en interpellant Libé sur la

façon dont avaient été présentés Stammheim et la RFA, ils ne s'étaient interrogés sur la nature des actions ou entreprises qui dépendent à ce point de la présentation qui en est donnée (et qui sont donc le contraire de l'autonomie). C'est pourquoi les professionnels de Libé ricanaient devant ces occupants qui leur faisaient une pub inattendue en les investissant au nom des intérêts du «Mouvement» ! Quel mouvement ?

ATTENTION MOUVEMENT !

L'occupation de Libé s'était présentée comme «la première action du mouvement qui s'est constitué ces derniers jours» (Libé, 25/10/77). Toutes les déclarations et textes des assemblées et des groupes autonomes sans exception font d'abondantes références au «Mouvement Autonome» (deux majuscules). S'il est nommé, c'est bien qu'il existe, non ?

En quantité, à un niveau massif : «l'autonomie parisienne, c'est certainement aujourd'hui plusieurs milliers, voire plusieurs dizaines de milliers de personnes» (Front Libertaire, nov. 77). En nature : les actions des «chômeurs, étudiants, jeunes, femmes, ouvriers, immigrés», anti-nucléaires, squatters, etc... En théorie : la constitution ou «recomposition» d'un «nouveau sujet politique de classe», «l'ouvrier-masse», voir définition ci-dessus (cf. Camarades n° 6).

On est évidemment d'accord que de telles luttes existent et que ces mouvements qui connaissent un développement réel bien qu'irrégulier, soulignent à un moment donné les aspects les plus invivables d'une société invivable, ceux où l'intervention est la plus nécessaire pour ceux qui peuvent y être directement présents.

Faire la théorie d'un Mouvement Autonome qui n'existe pas pour qu'il existe, en le présentant comme déjà là, c'est se condamner à développer un discours qui présentera, qu'on le veuille ou non, tous les travers de l'idéologie : abstractions, évitement des confrontations, à la limite refus bavard de tout discours comme politique... comme on le voit dans le fonctionnement inénarrable des A.G. d'autonomes. Ou dans les analyses imposantes où le Capital apparaît aux prises avec une autre entité à sa hauteur : «Le Mouvement».

En tant que mythe d'extrême-gauche, le Mouvement Autonome n'a rien d'autonome. Il reproduit et renforce la dépendance à l'égard des schémas traditionnels, des slogans vides, des media, de l'idéologie. L'autonomie est en revanche un objectif pour tous ceux qui veulent le développement de pratiques collectives non manipulées, affranchies de la tutelle d'organisations autoritaires; c'est un caractère qui peut marquer ces pratiques dans leur objet, leur terrain, leur forme, leurs relations mutuelles. L'autonomie ne peut donc être une formule, un «mot d'ordre», une référence rituelle. Dans les luttes qui existent, il s'agit, pour ceux qui y participent de montrer ce qui est autonome — et ce qui ne l'est pas. Si la réflexion accompagne l'expérience, celle-ci peut alors éviter d'être détournée, utilisée, récupérée.

C.O.

— Texte extrait intégralement de l'opuscule «L'AUTONOMIE» paru aux éditions Spartacus, suite de textes fort instructifs sur le mouvement autonome en Italie et en France.

Ed. Spartacus
5 rue Ste Croix de la Bretonnerie
Paris IVe



Photos Marion Scemama

le prix de l'Ordre

En Espagne, comme au Portugal, le mouvement social des premiers mois de l'après dictature a été étouffé par ses propres illusions sur l'alternative démocratique. En Espagne la volonté autonomiste (Andalousie, Catalogne, Euskadi), l'aspiration à la «Liberté» n'a pu s'attaquer aux rapports de production et ceux ci ont repris tous leurs droits mettant au premier plan la classe politique qui en surveille le bon fonctionnement. Dès lors le jeu concuren-

tiel de la politique, expression de celui de l'économie, règle le sort du mouvement des premiers mois et les prolétaires, faute d'avoir à choisir LEUR PROPRE CAMP sont conviés à rejoindre en rangs serrés celui des partis ou des syndicats.

Les hors-parti, les hors-syndicat sont alors vite des hors-la-loi. Ils échappent aux transactions. Ils gênent le sérieux de la négociation et de la représentativité. Et on conçoit fort bien qu'étant à contre-courant du processus de normalisation, continuant leur démarche propre, ils soient sacrifiés et livrés sans nulle aide à la prison ou à l'errance.

Errance plus qu'exil. L'exilé a un statut qui, toute mystification et chantage compris lui permet au moins de ne pas se cacher continuellement et d'être à la merci

du moindre contrôle. Clandestins sous Franco, clandestins sous le régime Juan Carlos-Carillo. Car cette «reconnaissance» politique c'est avant tout la reconnaissance par l'Etat des actes qui vont dans le sens de son fonctionnement normal, droit d'association, de grève, et le rejet de tout ce qui peut le mettre en cause réellement. Cette «reconnaissance» politique a comme premier élément aussi l'organisation qui revendique comme étant «sien» l'individu en question, et ceci en fonction de ses objectifs de représentativité. Deux logiques, deux protagonistes, pas nécessairement contradictoires, qui décident qui est quoi. Ceux que l'on décrète de fait Hors-la-loi, parce que la loi est celle des chapelles, peuvent crever? Et c'est actuellement ce qui se passe. Ni leaders, ni affiliés, simplement révoltés ils errent ou

crèvent au mépris des bonnes consciences militantes.

Il y a quelques années Astudillo était à la santé, et s'il pût être arraché des géôles, c'était aussi parce que le processus espagnol - et les relations internationales qui en découlaient - n'étaient pas stabilisées. Il ne s'agit donc pas d'attendre une telle situation. Or, déjà, en France et en Espagne, certains sont en train de payer cher le prix des compromissions politiques et des silences. Il convient donc immédiatement de donner le plus d'écho à ces cas, dans chaque publication, lors de chaque mobilisation et aussi de motiver, pour quoi pas des libéraux du barreau à cet effet. De mettre en face de leurs responsabilités ceux qui ne parlent de solidarité révolutionnaire que lorsqu'il s'agit de brandir LEUR estampille, LEUR étiquette et LEUR cycle.

CéNéTé ?

A TOUS LES TRAVAILLEURS
A TOUS LES ANARCHISTES

Face à la grave crise que traverse la C.N.T. à tous les niveaux, nous, compagnons de différents syndicats et groupes anarchistes, voulons faire un appel à la critique, à la réflexion et aux prises de position, pour essayer de dépasser cette situation qui se détériore très rapidement. Cet appel est chargé d'espoirs dans les consciences révolutionnaires des femmes et des hommes qui composons la C.N.T. Une C.N.T. qui verse malgré tout dans le réformisme et dans le dogmatisme, et qui perd d'une façon évidente et progressive son contenu libertaire. A quoi nous servent les démagogiques déclarations de principes «révolutionnaires», de finalités «anarchistes», si dans la pratique quotidienne, à l'intérieur de l'organisation, on foule aux pieds ces mêmes principes qu'on «vend» à l'extérieur?

La situation que nous traversons n'est pas totalement étrangère aux intérêts bien déterminés du gouvernement, auxquels adhèrent certains éléments de l'organisation, pour essayer de «domestiquer» la C.N.T. La politique de «démobilisation», de «rester tranquilles», la peur de «l'illégalité», sont la conséquence de cette politique décidée dans le dos des militants, politique dont le but est suffisamment clair : faire une C.N.T. «sans barricades».

Tout au long de son histoire, la C.N.T. n'a été légale que quelques années; une organisation vraiment révolutionnaire doit être capable de mettre en jeu cette «légalité» chaque fois qu'elle affronte l'Etat et le Capital, et ne peut renoncer à ses principes en aucune circonstance. Lorsque la C.N.T. accepta la légalisation, il était bien clair que cette légalité ne pourrait interférer ni dans les principes, ni dans nos finalités. C'est-à-dire, nous ne pouvons renoncer à l'affrontement avec l'Etat sous aucun concept.

Les diverses tendances qui, à l'intérieur de la C.N.T., essayent de «contrôler l'appareil», et qui vont des «purs syndicalistes», aux «cincopuntistas» (1) - qui n'ont jamais cessé de faire des clins d'oeil au gouvernement-, «Solidaridad Obrera» -qui essaye de récupérer les autres courants qui se manifestent aujourd'hui avec force au sein de la C.N.T.-, en passant par les «faïstes» et les «anarcho-staliniens», essayent à travers une

politique de contrôle des comités, de développer un syndicalisme revendicatif, n'hésitant pas, pour cela, à éliminer toute opposition à leur modèle de syndicalisme bureaucratique et freiner tout type d'action. Ces tendances, en bonnes politicardes qu'elles sont, pactisent entre elles et essaient d'impulser une ligne purement syndicaliste, privilégiant l'adhésion massive, la distribution de cartes, sans se préoccuper du développement de l'esprit révolutionnaire; ils n'ont qu'un seul intérêt : avoir beaucoup d'adhérents. Ces tendances, radicalement opposées aux assemblées et à tout autre forme d'auto-organisation des travailleurs -ignorant en cela que, dans le passé, la C.N.T. ne fut que la conséquence de l'auto-organisation du prolétariat-, essaient seulement d'imposer un modèle syndical à peine différent, dans la pratique, de ceux déjà existants.

Ces tendances ont une autre caractéristique : elles sont contre le fait que la C.N.T. soit autre chose qu'un simple syndicat; elles refusent d'assumer n'importe quelle lutte sociale lorsqu'elle ne correspond pas aux «normes» syndicales. Elles sont, en définitive, contre tout ce qui fit la force de la C.N.T. lors de sa création : une organisation intégrale, qui n'avait pas besoin de motivations extérieures, car elle était porteuse d'un contenu d'émancipation globale.

Ces tendances n'ont rien à foutre des résolutions ou accords pris lors des Congrès, ni du propre esprit anarchiste de la C.N.T.; elles font leur «réinterprétation» des accords et essaient, en définitive, de s'approprier la C.N.T. Il suffit de lire cette chose qui se prétend «revue», et qui s'appelle «Anarcosindicalismo», dans laquelle, non seulement ils s'approprient les symboles de la C.N.T., mais ils osent menacer «de faire chanter les cigales» (mitraillettes) contre ceux qui n'accepteraient pas leur modèle bureaucratique. Leurs menaces, ils peuvent se les foutre au cul, et plutôt que les éclats de plomb, ce seront les éclats de rire qui enterreront tous les bureaucrates.

Pour ces tendances, l'organisation est terminée, parfaite, avec les statuts dans la main, TOUT EST ATTACHE ET BIEN ATTACHE (2); ils ne tiennent pas compte du temps, de l'évolution du capital et de l'état. Rien n'a changé pour eux. Leur refus de tout ce qui n'est pas «activité syndicale» va jusqu'au point de refuser leur appui aux prisonniers sociaux, et même aux prisonniers anarchistes ne militant pas à la C.N.T. En ce moment, des dizaines de prisonniers anarchistes pourrissent en taule sans que la C.N.T. bouge le petit doigt pour eux; ces compagnons sont tombés en luttant pour des principes que la C.N.T. défend -du moins en théorie-, mais ils n'ont eu droit qu'au silence.

Cette situation que nous dénonçons a atteint son point culminant lors de l'assassinat de notre compagnon Agustin RUEDA, à Carabanchel. Tous ceux qui ont assisté à l'assemblée de Libertad ont pu vérifier d'une façon directe comment les comités et les camarillas essayèrent de freiner toute action de protestation contre l'assassinat d'Agustin. Les comités renièrent Agustin de la même façon qu'ils renient les prisonniers anarchistes; non contents de ne pas l'avoir revendiqué lorsqu'il était en vie, ils essayèrent, à l'aide de communiqués et de déclarations, de ne pas le revendiquer comme compagnon lors de sa mort. Nous aurions tous aimé que les comités se prononcent au sujet d'Agustin avec la même rapidité et clarté dont ils firent preuve pour condamner «énergiquement tout acte de terrorisme d'ouïr qu'il vienne», à propos de «l'assassinat» du Directeur des prisons. Il faut mettre aussi en évidence l'attitude du Syndicat des Transports qui pousse son manque de solidarité jusqu'à renvoyer la manifestation de protestation. Nous n'oublions pas les responsables de cet acte de désolidarisation.

La situation que nous dénonçons débouche inévitablement sur une augmentation, chaque jour plus grande, du pouvoir de décision des comités. Le contrôle de la presse a totalement échappé à la base -aujourd'hui il faut parler de base et de sommet-, et elle est utilisée par les camarillas pour défendre des concepts non seulement contraires aux accords, mais qui répugnent à l'anarchisme lui-même et aux intérêts des travailleurs.

Ce pouvoir de décision on peut le constater, par exemple, lors des réunions organiques «à porte



fermée», et ceci est arrivé plusieurs fois à la Fédération Locale, lors de la réunion du Comité National en Janvier etc. Les réunions «secrètes», où ne peuvent assister que les comités et les militants sélects -ceux qui suivent la ligne- sont chaque jour de plus en plus nombreuses.

Souvenons-nous en des magouilles perpétrées par le syndicat des Transports lors de l'élection du Comité National, et plus récent encore ce qui arriva au Comité Régional, ceci étant encore plus drôle, si on peut dire, car, par exemple, Pozas, qui fut majoritairement refusé pour le C.N., ils nous l'ont casé, ainsi qu'Alejandro du Syndicat du Commerce. Le délire de pouvoir d'individus de cette sorte les conduit à aller d'une responsabilité à une autre, comme s'il s'agissait d'une «monarchie héréditaire». Ceci signifie que, d'une part les comités jouissent d'un pouvoir réel, et démontre d'autre part quelle est la tendance qui lutte pour le pouvoir... Alejandro, par exemple, a des responsabilités dans son syndicat, dans le C.R. et dans la Fédération de l'Industrie et du Commerce; Pozas, a des responsabilités dans son syndicat, dans le C.R. et dans la Fédération Locale... sans commentaires. Pozas, un secrétaire général que personne n'a élu, se permet de dissoudre, dans le plus pur style exécutif et stalinien, le comité de soutien aux prisonniers et essaye d'en créer un autre en marge des syndicats, tout ceci doublé d'une campagne de diffamation contre le comité.

Cette campagne comprend aussi des attaques répétées contre des compagnons, des collectifs qui s'opposent à ce que la situation continue ainsi et qui dénoncent toute cette merde qui nous envahit; les exclusions au syndicat du Commerce de Valencia (à Valencia on est allé jusqu'à exclure plusieurs syndicats et des Fédérations Locales entières), les dénonciations, la calomnie; les étiquettes de «conseillistes» «trotskistes», «infiltrés», etc... ont été accolées à pas mal de compagnons qui se sont distingués par leurs critiques vis-à-vis de la C.N.T.; les attaques à des collectifs comme Biciclet, et les accusations de «nid de conseillistes», «agents du gouvernement» dont ces compagnons ont été l'objet, sont connues par tous. On prétend exclure les étudiants de la C.N.T. (Pozas, Buendia, Alejandro et le syndicat des Transports sont à la tête de cette campagne), on prétend exclure les syndicats qui gênent en appuyant les assemblées et l'organisation intégrale (concrètement, lors de la réunion «secrète» du syndicat des Transports, on parla du syndicat des Banques). La libre discussion dans les syndicats est totalement étouffée de par la crainte des compagnons de se faire exclure si leurs idées ne concordent pas avec l'orthodoxie officielle, et de même que beaucoup d'entre eux n'osent plus se déclarer partisans des assemblées, bientôt on n'osera plus se déclarer anarchistes.

Cette situation que nous traversons évolue progressivement, non seulement vers des attitudes réformistes, mais ouvertement fascistes. Nous recommandons la lecture d'un manifeste qui circule par là, rédigé par un certain groupe,

«Comunidad Iberica», dans lequel on parle ouvertement du pacte social «qui permettrait la récupération du pays»; dans ce manifeste des furieuses attaques sont menées contre les prisonniers et marginaux, contre les femmes, se lamentant du fait qu'il n'y ait pas de leaders à la C.N.T., etc... Après des trucs comme ça, faut pas s'étonner des attitudes fascistes ou machistes qui sont habituelles dans la C.N.T.

Compagnons, compagnes, la situation est très grave, car ce qui est en jeu ce ne sont pas simplement des sigles, mais de tomber ouvertement dans une organisation bureaucratique et contre-révolutionnaire.

A partir de maintenant personne ne pourra plus se retrancher derrière l'ignorance en ce qui concerne la véritable nature de la C.N.T. La C.N.T. n'est plus aujourd'hui une organisation anarcho-syndicaliste ou libertaire, c'est une bureaucratie de plus, un parti politique avec toutes les tares que cela implique.

Ces tendances bureaucrate-réformistes s'opposent aux assemblées, tendant la main ainsi aux intérêts de la patronale et des autres centrales syndicales, et pour cela elles utilisent comme argument que les assemblées ne peuvent pas être révolutionnaires (ceci faudrait l'expliquer aux compagnons de Vitoria, Roca, Tarabusi, du Bâtiment, de la Chaussure, etc...) Etant donné que les assemblées ne sont pas des entités abstraites mais composées de travailleurs, cela revient à dire que les travailleurs ne peuvent pas être révolutionnaires. Outre le fait que les luttes sont impulsées par les assemblées à travers des mois de parfaite coordination et que l'intervention des syndicats est dans la plupart des cas néfaste car ils freinent les luttes, il convient tactiquement de privilégier les assemblées car c'est notre seule possibilité, du fait de notre implantation réduite, pour lutter contre les nouveaux jurés sortis des élections.

Il nous faudrait beaucoup d'espace pour analyser cette situation dans le détail, mais on peut dire que le concept actuellement en vigueur à la C.N.T. est typiquement avant-gardiste et léniniste, étant donné que ces tendances ne conçoivent la révolution que dans la mesure où les masses sont correctement orientées par le parti-guide, qui serait donc, pour nous, la C.N.T.

Nous pensons donc qu'à travers cette conception la C.N.T. rejette l'action directe et le contenu anarchiste de la révolution, c'est-à-dire, en définitive, la représentativité des travailleurs. Nous, nous pensons que L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'OEUVRE DE NOUS-MEMES OU NE LE SERA JAMAIS. C'est pour cela que nous appuyons toute lutte autonome, qu'elle soit de caractère économique ou social, et qui recamette en question le présent système. C'est pour cela que les bureaucrates méprisent la lutte de la C.O.P.E.L. et des MARGINAUX, car ces luttes débordent le cadre syndicaliste.

Nous, en tant que travailleurs et anarchistes, nous voulons transformer la vie, toute la vie, sans



nous parcelliser en tant qu'individus; nous ne voulons pas changer seulement les rapports de production, nous voulons révolutionner et subvertir toutes les valeurs qui nous oppriment et qui sont à la base de l'état et du capital; nous voulons changer tout, absolument tout. C'est dans cet esprit que nous voulons la reconstruction de la C.N.T.; nous voulons une C.N.T. anarchiste, une C.N.T. non-syndicaliste, et qui combatte l'état et le capital dans tous ses aspects sans diviser ni parcelliser la lutte; une C.N.T. vraiment révolutionnaire dans la pratique quotidienne, et pas seulement dans les statuts : l'exploitation est la même dans l'usine, dans le quartier et dans notre vie quotidienne. Si nous parcellisons la lutte, cela nous conduit à militer au syndicat pour la lutte économique, mais si en plus on est jeune on devra militer aux J.J.L.L. (Jeunesses Libertaires), et si en plus de travailleur et jeune, on est femme, il faudra aller à Mujeres Libres, et si on pense que le combat écologique est important, il faut encore militer, et la lutte des prisonniers, et le quartier, et la F.A.I. pour la diffusion de l'anarchisme, etc... et ainsi jusqu'à l'infini.

Outre le fait que l'anarcho-syndicalisme, et la C.N.T. dès son origine, fut une organisation intégrale, ce qu'on vient d'exposer démontre l'impossibilité physique de parcelliser les luttes, parce que tout simplement nous ne disposons pas de huit jours par semaine pour militer, et surtout qu'autant de militantisme conduirait inévitablement à l'aliénation suprême. Individuellement nous sommes limités, mais si nous nous organisons nous pouvons y arriver. Cette conception intégrale de la C.N.T. nous permettrait de ne pas diviser notre vie en compartiments étanches, empêcherait la dissipation de moyens tant humains qu'économiques, donnerait une plus grande efficacité à notre lutte, et serait, en définitive, beaucoup plus cohérente avec nos finalités, qui sont d'assumer globalement la gestion de toutes les activités humaines. Le contraire, c'est-à-dire une organisation purement syndicale, conduirait inévitablement vers des positions réformistes, comme il est arrivé avec toutes les organisations «syndicalistes révolutionnaires»; il suffit de voir comment la C.G.T. ou le S.A.C. se sont transformées; ou même la propre C.N.T. pendant la Révolution : comment entre «syndicalistes» et «avant-gardistes» (au nom de l'anarchisme, bien sûr!) ils trahirent la révolution et l'anarchisme. A tous ceux qui pensent que ce que nous disons est trop dur, nous recommandons la lecture du livre de V. Richards, «Enseignements de la Révolution Espagnole», spécialement le chapitre consacré à l'Assemblée Plénière Economique de Valence en 1936, et la dictature syndicale dont les travailleurs furent victimes de la part de la C.N.T. Il n'y a pas d'autre solution : ou l'on exerce un contrôle REEL depuis l'usine jusque dans notre vie quotidienne, ou le danger d'une dictature, cette fois-ci syndicale, deviendra plus que probable. Sachons tirer les enseignements de nos erreurs passées, car nous allons dans la même direction.

Cette situation exige que chacun de nous prenne position, car il n'y a pas seulement deux tendances qui s'affrontent, mais diverses tendances dont les intérêts convergent dans le but de transformer la C.N.T. en une organisation réformiste et bureaucratique, tendances qui manipulent constamment l'information en profitant du fait que divers secteurs de l'organisation n'osent pas se prononcer ouvertement sur le problème; cette indifférence, outre le fait qu'elle dénote un certain conformisme et cache même une certaine irresponsabilité, ne peut que favoriser les tendances réformistes, dont le but est, nous le répétons, contrôler totalement l'organisation et l'écarter de ses objectifs révolutionnaires.

Il est possible qu'on nous désigne comme une tendance de plus qui essaye de prendre le contrôle de l'organisation, mais l'attitude critique que nous proposons prouve que nous ne voulons pas le pouvoir, mais en finir avec lui. Nous ne voulons pas de comités, nous ne voulons pas de partisans de tendances, nous voulons simplement provoquer la critique, la réflexion, le débat, et que chaque individu ou groupe s'organise comme il l'entend. Nous ne sommes pas contre le fait qu'il surgisse une nouvelle forme d'organisation anarchiste. Au contraire! Mais d'abord nous voulons une C.N.T. intégrale et anarchiste. Qu'il n'y ait pas un seul groupe, mais mille! Qu'il n'y ait pas une seule revue, mais mille! C'est la seule façon d'éviter la bureaucratisation et maintenir vivante et révolutionnaire la C.N.T.

Nous, et dès maintenant, nous n'accepterons aucune consigne venant des comités, nous n'accepterons ni reconnaitrons les propres comités dans leurs structures actuelles, d'autant plus qu'on est conscients des manipulations de ces comités.

Les comités, dans leur état actuel (5 membres), peuvent être facilement «pris» par les camarillas. une solution pourrait être l'amplification de la représentation des syndicats dans les comités (par ex., un délégué de chaque syndicat dans chaque comité et les secrétariats ouverts à la participation de tous). De cette façon, la «prise» d'un comité par une quelconque camarilla serait pratiquement impossible, et de plus, ceci n'est que du simple fédéralisme. Mais nous sommes prêts à accepter n'importe quelle autre alternative qui garantisse la non-manipulation des comités.

Compagnons, compagnes : rebellons-nous, débarrassons activement aux comités et aux camarillas, aux bureaucrates de tout type. For-

mons des groupes partout. Diffusons l'anarchisme par tous les moyens! Proposons des alternatives anarchistes, et non syndicalistes, dans les usines, les quartiers, dans les propres syndicats! Publiions des revues, brochures, tracts! Proposons des alternatives et opposons une résistance active au réformisme! Ne renonçons pas à la révolution!



A travers ce que nous venons d'exposer et devant la gravité de la situation, nous proposons à tous les compagnons (es) d'initier un processus d'assemblées générales dans lesquelles sera analysée, jusqu'à dans ses conséquences ultimes, la situation que traverse la C.N.T. Dans ces assemblées chaque individu pourra soumettre à la discussion générale les points qui lui semblent opportuns. De notre côté, et comme initiation de ce processus, nous proposons les points suivants :

- 1°) La C.N.T. suit-elle, dans sa pratique et pour l'ensemble de la confédération, un chemin vraiment révolutionnaire?
- 2°) La C.N.T. doit-elle privilégier les assemblées et les mouvements auto-organisationnels, ou doit-elle se contenter du rôle d'«intermédiaire» avec l'ensemble des autres bureaucraties syndicales, renforçant ainsi le pouvoir de ces organisations réformistes et bureaucratiques qui trahissent et freinent ces luttes? c'est-à-dire, devons-nous privilégier un processus révolutionnaire ou un syndicat de plus?
- 3°) L'action directe est-elle compatible avec la signature de conventions, de négociations avec le pouvoir, etc? ou alors, serait-ce que nous sommes en train de dégénérer vers des positions revendicatives et syndicalistes?
- 4°) La C.N.T. doit-elle être uniquement un syndicat, et donc se consacrer exclusivement aux revendications économiques, ou doit-elle lutter sur tous les fronts de l'activité humaine? c'est-à-dire, organisation syndicale ou organisation anarcho-syndicaliste?



- 5°) La C.N.T. doit-elle privilégier l'adhésion massive du type : «C.N.T. ton syndicat ou personne ne décide à ta place», ou privilégier le militantisme responsable dans une organisation authentiquement révolutionnaire, avec des structures qui permettent la participation de tous à tous les niveaux, pour la création d'une organisation capable de combattre l'état dans tous ses aspects? c'est-à-dire, doit-on privilégier le développement de la conscience libertaire ou la distribution de cartes?
- 6°) Existe-t-il au sein de la C.N.T. liberté d'expression, liberté pour développer des activités anarchistes, liberté d'évoluer vers des formes organisationnelles en accord avec nos besoins actuels, ou doit-on considérer les statuts comme la bible organique et la C.N.T. comme une organisation achevée et parfaitement structurée?

Quand on a été élevé dans le charme d'une banlieue enfumée et «éduquée» dans le C.E.T.-prison du quartier, quand on a un C.A.P. et comme avenir radieux la vie en usine, au chantier et au théâtre syndical, on se lasse vite. A 22 ans, ayant pris conscience du pouvoir du fric et qu'on est destiné à servir pendant longtemps, quand on a vu quelques films de cow-boys et trouvé deux copains et trois revolvers, qu'on n'a pas trop peur de les tenir, on a une petite tendance à aller chercher le fric là où il se trouve, à se servir après avoir servi. Quand en plus on se trouve dans l'Espagne militaire de 1967 et qu'on a quand même un peu lu, on hésite moins, ayant peut-être moins de scrupules : on fait le saut. On braque la banque et... on plonge. On a pas tué. A l'époque, on ne tirait pas sur tout ce qui bougeait. On ne craignait pas la «brigade anti-gang» qui vous descend sans sommations.

C'est l'histoire de nombreux gars, c'est aussi l'histoire d'un copain : Serge Dupont-Nedelec et de ses deux camarades, Alain Brunel et Jean-Pierre Hellegouarch. Pris en flagrant délit en novembre 1967, Serge et Alain prennent 30 ans, Jean-Pierre la peine de mort. Gracié une heure avant d'être garrotté, il prend 40 ans. Le conseil de guerre n'aime pas ces individus, surtout quand ils le menacent de représailles.

Condamnés par des militaires sous le régime franquiste, qui avait ensuite lui-même aboli la loi au nom de laquelle ils avaient été condamnés, ils sont maintenus en prison par les «démocrates» : au nom de quoi? De la même loi, dite de «répression du banditisme et du terrorisme», abolie depuis sept ans!

Alors Serge fait la grève de la faim, sa seule arme. Il est chaudronnier, pas avocat... Les syndicats et autres «démocrates» n'aiment guère ce genre d'individus qui pourraient menacer leur pouvoir. Il aurait dû jouer les pantins antifascistes... Lutter contre le diable, ça plaît aux curés; ça détourne les esclaves de leur véritable ennemi : le capital.

Il ne peut pas menacer de mobiliser la masse dans les rues de Madrid, il ne peut que menacer Juan Carlos, le roi «démocrate», de se retrouver avec un cadavre de plus sur les bras.

Il y a une injustice facilement reconnaissable, mais quelque chose d'essentiel semble manquer. Dupont, Brunel et Hellegouarch ne sont pas les martyrs d'une cause. Les spécialistes des causes, ceux qui se soutiennent en soutenant les autres et s'ennoblissent en défendant des militants, n'ont pas suffisamment à se mettre sous la dent. Pas d'effets de manche. Et puis Franco est mort, et l'antifranquisme se meurt aussi.

Il n'a pour lui que d'être un peu breton, vaguement anarchiste, et d'être le copain de certains d'entre nous. L'impuissance de Dupont-Nedelec et de ses grèves de la faim, nous la partageons, et la partagent tous ceux qui n'ont pas un nom, dont l'organisation n'a pas pignon sur rue, qui sont isolés parce qu'ils ne sont pas membres d'un racket politique ou syndical, parce qu'ils n'ont pas de relations bien placées. Si l'on n'est que soi-même, on n'est rien.

Son cas n'a été jusqu'à présent que bien peu pris en main par les partis et organisations de gauche et «d'extrême gauche» : va-t-on laisser se reproduire le coup de Puig Antich qui, une fois mort, occupait les premières pages des journaux, mais autour duquel un black-out de sept mois s'était instauré, parce que Puig Antich avait le malheur d'appartenir à une fraction radicale du prolétariat espagnol? C'est trois semaines avant son exécution que des protestations dérisoires étaient apparues : le minimum nécessaire aux souteneurs pour pouvoir se soutenir eux-mêmes.

Comme les milliers de droits communs espagnols dans son cas, la libéralisation du régime l'a laissé en taule. On sait ce que valent les changements politiques de ce genre : en Espagne, comme au Portugal ou en Grèce, c'est de par les nécessités du capital, ainsi que pour éviter des troubles bien plus graves, que le capital a pris l'initiative de ces changements. Ce que l'on met moins en avant, c'est cette ignominie qui consiste à ouvrir les portes des prisons pour libérer la totalité des prisonniers politiques, en laissant entaillés les droits communs.

C'est oublier que les délits de droits communs eux-mêmes ont un rapport avec le régime politique, et que la volonté d'en finir avec le franquisme ou le salazarisme est bien tiède si elle met de côté la majorité de ceux qui ont été condamnés pendant le règne de leurs représentants.

Changements de pacotilles et esbroufes publicitaires que ces «révolutions» qui laissent les prolétaires en taule. Il faut se rappeler les émeutes qui ont eu lieu au Portugal au lendemain du 25 avril 74, quand les droits communs ont vu qu'ils ne profitaient d'aucune manière des largesses et autres œilllets militaires. La libéralisation espagnole a provoqué les mêmes révoltes, et les mouvements de prisonniers les plus durs de ces dernières années.

La publicité donnée au cas de Dupont, Brunel et Hellegouarch peut se révéler efficace, vu le besoin d'approbation de la jeune démocratie de Juan Carlos. C'est ce que nous faisons dans la mesure de nos très faibles moyens. D'autres qui en ont plus que nous feraient bien de s'y mettre.

Eon de l'Etoile.

7°) Cette situation, est-elle provoquée par les réformistes, des groupes de pression, des intérêts gouvernementaux, ou bien ces incohérences sont-elles provoquées par les structures syndicales? Le syndicalisme conduit-il obligatoirement au réformisme? La critique de la dégénérescence des syndicats et de la propre C.N.T. est-elle nécessaire? indispensable?

8°) La C.N.T. doit-elle privilégier anarchiquement les luttes de libération des peuples et communautés opprimées, ou se contenter de proclamations fédéralistes et internationalistes?

Compagnon (e) : discute, critique ce texte, et si tu ressens, comme nous, le besoin de dénoncer et lutter contre cette situation, organise-toi et commence à agir déjà!

GROUPES ANARCHISTES (Fédération de Madrid)

ESPAGNE ET SOLIDARITE

De la mort du dictateur à la dictature de la démocratie

Quand existait FRANCO, tout était répression, les pays démocrates bourgeois le reconnaissent eux-même, mais la main maudite disparaissant, finie la répression, tous les états appuyant le nouveau régime bâti sur des fondations vieilles de quarante ans.

Le problème du capitalisme espagnol était de continuer la loi de la force, ou bien de courir le risque de diminuer un peu les formes de pouvoir - répression en suivant l'exemple des démocraties européennes qui ont réussi à intégrer le prolétariat et une grande partie des révolutionnaires (ça valait le coup de l'essayer non?)

Les partis ne tardèrent pas à prendre le train en marche pour recueillir les miettes de pouvoir qu'on leur jetait. Quand tout fut pris en main, la campagne électorale commença, en pleine lutte pour l'amnistie et particulièrement en Euskadi où chaque semaine se terminait par cinq ou six morts et une quantité de blessés.

Les grèves comme celles de la construction, du montage... se retrouvèrent écartés, pour les partis, il était plus facile de prendre un peu de pouvoir que d'aider les luttes ouvrières ou marginales...

Le dit «pacte de la Moncloa» ne tarda pas à voir le jour (parmi les saloperies qu'il proposa nous citons ici :

Un SMIG très au dessous du niveau de vie, des licenciements sans motifs,...) pendant que les ouvriers étaient toujours en grève (certaines comme celle du montage durant plus de cent jours) et criaient dans la rue A BAS LE PACTE SOCIAL.

Avec la législation de presque tous les partis et syndicats, on pouvait faire bonne figure par rapport à l'Europe et dire déjà nous sommes des démocrates.

Ils y sont arrivés, et tous les états ont reconnu le petit bébé démocrate, et cela esst normal que les états s'entre-aident mais que ne l'est pas et ce qui est très grave c'est que la solidarité pour le peuple espagnol, mais Franco mort, finie la SOLIDARITE. Compagnons, la situation dans l'état espagnol est très différente de ce qu'en disent les journalistes et la télévision capitaliste: avant, il y avait beaucoup de flics et ils avaient beaucoup de travail; car tout le monde était subversif, mais maintenant le nombre de flics a augmenté d'environ le double et la

répression s'abat sur une minorité, minorité qu'ils n'ont pas réussi à intégrer dans leur système et contre laquelle ils se battent comme aux meilleurs jours du franquisme (tous les jours on peut lire dans les journaux: on a démantelé une bande de malfaiteurs alors qu'ils voulaient parler d'un groupe d'anarchistes).

Ainsi, une année est passée et les prisons sont pleines d'anarchistes, parmi eux deux copains français Bernard et Victor.

Ils ne nous considèrent plus comme prisonniers politiques et ne nous accordent aucune forme d'amnistie, et ce qui est encore plus grave c'est que le gouvernement essaie de nous faire passer pour de vulgaires délinquants de façon à éluder un problème qui existe et se repose tous les jours.

L'intérieur des prisons est devenu un enfer, la preuve en est la mort de AUGUSTIN RUEDA SIERRA assassiné après un tabassage par des fonctionnaires à la prison de Carabanchel (Madrid) que l'on voulait faire passer pour délinquant mais que l'on a assassiné parce qu'il était anarchiste. C'était un lutteur que l'on n'avait jamais pu soumettre jusqu'à la tombe. Exilé

en France il passa la frontière pour combattre et supporter le sort qui est réservé à beaucoup d'anarchistes dans l'Etat Espagnol. La répression vis à vis du mouvement anarchiste est énorme jour après jour, nous nous retrouvons avec un très grand nombre de détentions qui touchent aussi des militants de la CNT qui est pourtant une organisation syndicale légale.

Les autres, nous devons passer les Pyrénées (frontières) et nous nous retrouvons sans papiers, le gouvernement français refusant de nous accorder le statut de réfugiés politiques et, si on nous attrape, on nous remet dans les mains de la police espagnole, où nous attendent les salles de torture et une énorme quantité d'années de prison s'ils ne nous font pas subir le sort qu'ils ont réservé à notre copain Augustin.

Qu'ils nous tuent à force de coups et comme cela nous arriverons à la liberté absolue.

Les États s'appuient et coordonnent leurs actions avec tous les moyens à leur portée.

Nous les révolutionnaires nous n'avons que la SOLIDARITE:

horrosco

Si l'on compare le thème de l'Italie et celui de l'enlèvement d'Aldo Moro, on constate immédiatement une coïncidence étonnante: le 16 Mars, Mars passait à 23° du Cancer très exactement sur le Saturne natal de l'Italie. Quant à Saturne, il rétrogradait à 25° du Lion, sur le Mars natal de l'Italie.

Cette double conjonction réciproque est extrêmement nocive. Elle déclenche des événements très violents. Voire des crimes. Elle indiquait que les terroristes étaient déterminés à aller jusqu'au bout et à ne pas céder.

La conjonction Mars-Pluton du 28 août représente une force de destruction considérable. Il est certain que cet aspect affectant des êtres mal équilibrés, exaltés, ou fanatiques, peut avoir des répercussions fort dramatiques. D'autant que cette dangereuse conjonction tombe dans la Maison VI du thème de la Vème République, celle des épreuves sociales. On peut attendre donc pour cette période une montée d'acte de violence.

Ces exemples laissent supposer qu'un réel danger terroriste menace la France. Notons cependant que les événements d'Italie faisaient suite à une éclipse de Soleil qui avait lieu en Bélier. Alors que les conjonctions du mois d'Octobre feront suite à une éclipse de Soleil en Balance.

Ce signe est par essence plus mesuré que le Bélier. Aussi pouvons-nous espérer voir prendre aux événements une tournure moins dramatique et moins sanglante que ce ne fut le cas pour l'Italie.

Le terrorisme a envahi progressivement notre vie quotidienne. Attentats, enlèvements, assassinats se succèdent. Après les événements d'Italie, chacun de nous peut se poser la question: Et si cela arrivait en France?

Certains le craignent. Et les aspects planétaires qui se forment à l'horizon ne sont pas faits pour rassurer. En effet, dès l'été et jusqu'au début de l'automne, une série de conjonctions d'une rare virulence vont se succéder.

C'est d'abord le 28 août une conjonction exacte de Mars et de Pluton dans la Balance. Mars représente la violence à l'état brut, primaire et incontrôlée. Pluton symbolise les éléments indisciplinés. Les forces de rébellion profondes et secrètes d'un pays. Cette conjonction poussera les éléments subversifs à utiliser la violence pour ébranler les assises de l'état et faire trembler le pouvoir en place.

Ensuite, en deux jours consécutifs, les 10 et 11 Octobre, le Soleil entrera en conjonction avec Pluton. Puis Mars rejoindra Uranus et Scorpion. Uranus est la planète des événements soudains. Sa conjonction avec Mars provoque en général des explosions, des catastrophes et des violences armées.

La France sera-t-elle particulièrement concernée par cette série de dangereux aspects?

EXTRAIT DE "HOROSCOPE" N°340 - LA REVUE DU MINISTÈRE DE L'INTERIEUR.....

E PERICOLOSO.....

UN PETIT COIN D'EUROPE BIEN ORIGINAL

L'AFFAIRE Aldo Moro, hormis le feuilleton dramatique à rebondissements spectaculaires orchestré par une presse unanime dans ses anathèmes et ses larmes de crocodiles, a mis en place en Italie le plus formidable ministère de l'intérieur qu'un gouvernement ait jamais pu s'offrir.

Même sans le titre, le PCI en assume pleinement les fonctions.

En fin connaisseur, Cossiga, Le Ponia de la DC en a mis la clef sous la porte; chapeau camarades!

Peppone marque un point, Don Camillo s'incline, mais garde l'avant scène... l'honneur est sauf.

Les événements de ces derniers mois ont permis au PC de régler leur compte aux organisations d'extrême gauche et surtout au mouvement des autonomes. Dès le premier jour de l'enlèvement a pris effet une chasse aux sorcières qui est loin d'être terminée.

Par des dénonciations:

A l'intérieur de la SIP et de L'ENEL, l'Unità a mis publiquement à l'index des autonomes complices des Brigades Rouges: conséquence des arrestations et de nombreux militants contraints à une clandestinité dont il leur sera difficile de sortir.

Par des projets de loi soumis immédiatement à une assemblée complètement paniquée.

- Arrestations «par mesure de sécurité»
- Interrogations à chaud (sic)
- Ecoutes téléphoniques
- Perquisitions et remise en cause du secret de l'instruction et de toute procédure pouvant retarder la conclusion d'un procès.

-Possibilité de remplacer immédiatement les jurés défaillants dans un procès d'assises.

LES SYNDICATS, eux, ont mis en place un plan opérationnel pour combattre les forces subversives.

- Diffusion parmi les ouvriers de mots d'ordre de vigilance sur les lieux de travail.
- Possibilité de se porter partie civile dans les procès comme celui de Turin.

-Rencontres avec le ministre de l'intérieur pour une restructuration des forces de police dans le but d'une plus grande efficacité. En gros du matériel et des hommes; air connu dans toute revendication syndicale.

Oui, mais il faut y mettre des formes; ainsi on demande une procédure exceptionnelle et non des lois spéciales, si vous pigez la nuance

On demande un déroulement plus rapide des procès (devinez qui est visé) à travers une réforme de la magistrature.

Dans la manif de soutien au pouvoir baptisée «journée d'action» voici ce que déclare LAMA (Séguy local)

«Elle n'a pas de précédent comme capacité de mobilisation; nous avons toutes les cartes en mains pour vaincre le terrorisme; dans les usines, dans les écoles, nous devons isoler politiquement et moralement toutes les opinions qui pourraient montrer des positions d'acceptation ou de connivence avec le terrorisme.

Nous voulons vraiment défendre la république et la démocratie, nous ne pouvons uniquement faire confiance aux agents de l'ordre pour cette défense.

Donc chaque citoyen, chaque travailleur doit se sentir impliqué au premier chef dans cette lutte qui est celle de la défense de la liberté.



le pouvoir comporte aussi, depuis peu, des risques d'accident du travail.....

...j'espère seulement ne pas rencontrer Pinelli..



Pour nous il ne s'agit pas de sauver qui que ce soit c'est en se fondant sur une analyse politique de la situation actuelle, que nous disons que Moro ne doit pas être exécuté! Le prolétariat n'a jamais besoin de tribunaux quelconques; les communistes révolutionnaires ne tuent pas les prisonniers politiques, mais au contraire tentent d'obtenir un échange de prisonniers.

Ce sont ces positions réunies dans une motion, que les comités ont proposée à l'assemblée. On y lit:

«Prenant le cadavre de Moro comme corps mystique, l'Etat et ses partis veulent reconsidérer le cadre politique et la société. L'exécution de Moro comme fait «normalisant» résoud le sort d'un personnage désormais par trop encombrant; parce qu'il est forcément devenu maintenant un corps étranger pour le système de relations et d'équilibre interne au sein de la DC en particulier».

Prévisions qui devaient bien sûr se réaliser après la mort de Moro et montrer que le dernier acte des BR devenait une erreur politique de portée presque irréparable en renforçant la campagne d'ordre et de répression contre le mouvement révolutionnaire. Les BR ayant porté la lutte au niveau d'une guerre contre l'Etat bourgeois au détriment de toute autre forme de lutte ou d'intervention.

Au niveau du pouvoir l'amalgame ne s'arrête qu'à la rive gauche du PC et les autonomes sont bien sûr les premiers à en faire les frais.

Prolétaires en rupture d'organisations et de partis, les autonomes se retrouvent entrepris entre la répression traditionnelle et l'attitude des syndicats et du PCI bien décidés selon leur propre expression, à une reprise en mains plus ample et systématique des travailleurs pour isoler moralement et politiquement les violents, les criminels les subversifs.

Cela va dans certaines usines jusqu'à faire naître des vocations de gardes du corps pour protéger les syndicalistes qu'auraient menacé les BR.

Après avoir été de 69 à 72 le mouvement le plus combatif en Europe, tant par ses initiatives au niveau social que dans les usines, le mouvement révolutionnaire italien se trouve isolé, mis à l'index, contraint à de nouvelles formes d'interventions.

Nous devons chasser du sein de la classe ouvrière tous ceux qui sympathisent avec les terroristes, ou les justifient.

Et Berlinguer conclut à l'enterrement des gorilles à Moro «qu'ont donc de commun ces gens là (BR) avec le peuple? Le peuple est bon, il est humain, il est juste.

Le peuple s'est retrouvé hier derrière les cercueils des agents et des carabinieri assassinés.

Il veut être libéré des bandes terroristes. Il veut vivre en paix!»

Un autre écho s'est fait entendre dans les usines où les dirigeants ont eu du mal à galvaniser «le peuple». Les délégués trouvant que les ouvriers se foutaient de l'enlèvement d'Aldo Moro, et qu'ils voyaient mal l'opportunité d'une grève contre les Brigades Rouges.

L'ENLEVEMENT, ses péripéties, on en connaît largement et les communiqués des BR, et les commentaires du pouvoir et de la presse.

Quant à la conclusion elle a été d'un côté l'aboutissement d'une logique implacable, et de l'autre le résultat d'un jeu politique subtil où le gouvernement a délibérément choisi de sacrifier un de ses chefs historiques pour en sortir conforté et les mains libres par rapport à ses besoins de répression.

La DC n'a jamais craint de paraître ridicule, apeurée, ou paniquée en diverses périodes de son histoire pour finalement atteindre ses objectifs.

Depuis dix années de crise économique et politique, l'Italie s'accommodait d'un gouvernement inexistant malgré tous les efforts de restauration du PCI, maintenant il semble bien qu'elle se retrouve affligée et d'une situation économique désastreuse, et d'un gouvernement bien en place.

Enfin un partenaire européen à part entière!

Lotta Continua, qui se joint par ailleurs aux condoléances venues de tous bords, définit assez bien la nouvelle situation: «L'Etat se fixe un ennemi et augmente les difficultés de lutte contre le pouvoir et la nouvelle répression qui sera mise en place; la mort d'Aldo Moro est donc une erreur politique».

Une opinion divergente en ce qui concerne les autonomes, ou tout au moins ceux qui au nombre de deux cent se sont réunis à Rome pour prendre position.



LES «DROITS» QUE L'ON PAYE TROP CHER



Il y a à Toulouse, un gros bonhomme malfaisant, et une grande institution «bien-faisante» qui le protège.

Je ne dirai pas son nom, hélas, non pas par discrétion, mais parce qu'il est si bien entouré, et que je me méfiais si peu, que je n'ai pas pu arriver à le savoir.

Cette vipère mâle, ainsi que quelques autres (des deux sexes) ont un sésame pour entrer et mettre leur nez partout: Monsieur risque de vous faire avoir des sous, mais il peut aussi vous en faire perdre. Car c'est Monsieur, en toute conscience et honnêteté qui juge des moyens qu'il emploiera pour se faire une opinion...

Monsieur mène l'enquête - pour votre bien

Vos droits? il s'agit de l'aumône que vous faites, quand vous êtes bien comme il faut, LES ALLOCATIONS FAMILIALES pour vous aider à élever les gosses.

On sait déjà à quel point cette conquête sociale des luttes ouvrières a pu devenir une administration figée, inhumaine, soupçonneuse et avare, productrice de fichiers, et de mises en cases (1)

On sait peut-être moins à quel point ses enquêteurs peuvent s'ils le veulent être flics, et à quel point ils ont tout pouvoir - Assermentés s'il vous plaît! couverts par l'administration dans toutes les sombres démarches qu'ils peuvent entreprendre pour «découvrir la vérité».



La vérité c'est vous, votre réalité sociale d'abord, votre réalité politique donc, si vous n'êtes pas conforme; votre réalité «sentimentale» aussi est de leur ressort: jusqu'à quel point est-on célibataire? A partir de combien d'heures passées ensemble est-on en concubinage? Le domicile est-il bien le domicile? où sont les vêtements?... Et si vous ne le dites pas quelqu'un d'autre le dira, les voisins les parents, les amis, l'employeur...

C'est que c'est très important! ça change tout, tous ces détails-là: les enfants (puisque c'est d'eux qu'il s'agit) n'ont pas les mêmes besoins sans doute, selon la case où l'on peut ranger les parents!

A l'intérieur de ce «tout pouvoir»; le bonhomme qui se prend au sérieux, qui joue soit au flic, soit au bienfaiteur public, peut vous foutre dans une merde pas possible: perdre vos «droits» d'abord, des ennuis de famille, perdre votre boulot en faisant un «mauvais rapport» qu'il n'est même pas obligé de justifier. Il ne dit pas (un peu comme l'enquêteur de l'ASSEDIC qui flique les chômeurs) où il est allé qui il a vu, ce qu'il a raconté = mauvais rapport, c'est tout.

Il est tellement rare que les «coupables» (car les allocataires victimes du mauvais rapport, deviennent immédiatement et sans discussion des coupables) viennent se plaindre ou contester le verdict, que cet assermenté sûr de lui est tranquille comme Baptiste après avoir distillé sa dose de mesquinerie quotidienne.

Celui de Toulouse est gros, grand plutôt vieux, l'air faussement débonnaire mais l'oeil inquisiteur et la voix mielleuse du commissaire intelligent dans une pièce de patronage...

(Vous le reconnaitrez!)

Comment les empêcher de nuire, lui et ses semblables? C'est difficile mais il y a quand même quelques protections et quelques petits trucs rigolos qui risquent de les refroidir dans leurs élans.

Outre les réponses «prudentes» à leur curiosité malsaine, il faudrait pouvoir arriver à exiger, avant de les «recevoir» si on le veut bien, une carte avec le nom et la photo.



Après tout, on peut être inquiet, de l'authenticité de leur titre et de leur rôle! et craindre pour notre propre sécurité; Une fois qu'ils auront donné leur nom, débarrassés de l'anonymat qui leur permettrait tout, ils seront peut-être plus circonspects et modérés dans leurs démarches.

Car, si on n'y arrive pas à ce moment-là après c'est fini. Dans leur grande maison tout le monde continuera de protéger l'anonymat.

Et, à bien y réfléchir, ça se justifie comment cette histoire-là! Et le fait d'être assermentés les empêche-t-il d'être méchants, jaloux fous ou mesquins! d'être fascinant par rapport chevelus, marginaux, aux pauvres, aux arabes et j'en passe! cela ne leur permet-il pas au contraire d'assouvir tout cela dans l'impunité et dans la bonne conscience du «travail social»?

On sait encore comme l'ambiance dans ce genre d'administration est pénible, combien on se sent numéroté, méprisé, trébuché de démarches en démarches, dans l'indifférence totale des employés, et des autres à qui on ne parle pas; on sait qu'il y a parfois, très très rarement, une protestation timide parce qu'on attend trop, ou une crise de nerfs, ou plus souvent une dispute entre les victimes elles-mêmes qui se chamaillent le tour de passage, ou le siège que sais-je?

Mais jamais ces victimes-là n'imaginent qu'elles pourraient élever le ton, sérieusement, qu'on peut si on le veut vraiment ne pas se faire avoir sans arrêt, qu'on peut assez facilement voir les responsables, le directeur, et les inquiéter - et que si ça se faisait un peu plus ils auraient les mains un peu moins libres.

A ces flics du bonheur obligatoire dans les normes, ces enquêteurs du fond d'assiette et des dessous de lit, à cette belle victoire de la classe ouvrière (qui s'est elle-même ces tiques sur le dos) il faut, puisqu'on ne peut pas forcément refuser «le droit» à l'aumône et avoir la paix, opposer une résistance cohérente car ils sont à n'en pas douter, le moyen insidieux que n'a pas la police française pour accepter les contrôles.

Aux gendarmes on oublie rarement de demander le mandat de perquisition, à ceux-là on ouvre trop souvent les portes avec complaisance, faisant démonstration de propreté et de bonne conduite.

Or ceux-là font le même boulot que les premiers = ils tuent la vie individuelle au profit de l'ordre et des normes établies;

Et si cela se voit moins, c'est qu'on ne peut employer le même ton, ni les mêmes moyens pour inculquer le Travail et la Famille que pour glorifier la Patrie...



(1) Le «Carnet de santé» délivré à la naissance d'un enfant et dans lequel les feuillets obligatoires du droit aux «prestations familiales», fournit des renseignements à la DDASS (le coup du double que le médecin envoie directement) qui mis sur ordinateur constituent le fichier «G.A.M.I.N.»

- Un montage diapo a été réalisé au sujet du fichage de la naissance à la vie adulte. Il peut être disponible, pour ceux qui désireraient le projeter. Il suffit de nous écrire en précisant à quelle date vous seriez intéressés.

AMOCO FICTION

Mais où sont les neiges sablonneuses d'antan et quand réentendra-t-on le cocoricco du varech au soleil levant se demandait la clientèle de Boeuf Futé quand, il y a quelques mois, l'AMOCO CADIZ se vomit sur les rochers de Portsall?

La presse parlée écrite s'empressa d'agir comme un dispersant classique sur cette marée noire de la conscience que pouvait être, pour elle, la colère. De colère point, mais de l'apitoiement et surtout, surtout alors que se posaient en termes concrets les antagonismes d'intérêts, surtout de la solidarité nationale! Chaque fois qu'une tuile capitaliste tombe sur la gueule du passant on appelle le passant suivant à regarder par terre afin qu'il ne mate pas le toit, et quand ils sont certains sur le carreau on amène la solidarité, quand ils sont milliers on fait ronfler la mobilisation; boys-scout, chômeurs, quêtés, drapeau national, bons militaires-croisés, se rependant dans la rue, les campagnes le littoral.

Geste nullement crapuleux des «honnêtes gens», bon coeur, certainement désarroi, mais geste dérisoire aussi: chacun recueille son pingouin et le récuré à la toile émeri. Le volatile et la langouste sont devenus soudain à la nation ce que le bon vietnamien était au Tommy.

Et pendant ce temps là, SHELL qui avait affrété le pétrolier à l'Amoco Transport Company continue à faire pipi dans la mer. Le contrôle policier des voies maritimes dont comme par hasard USA et France s'étaient fait les chantres devant les instances internationales trouve ici un argument de poids qui tombe à point. Cette motion qui passait fort mal sera certainement acquiescée, et la surface maritime et sous-marine propriété d'Etat s'accroîtra sans nul doute. Premier acquis de «l'accident» de l'Amoco Cadiz».

Deuxième acquis qui sera plus permanent que le mazout, c'est à moyen terme la restructuration économique du littoral breton et la prolétarianisation d'une masse de petits pêcheurs qui, jusqu'à présent, profitaient des droits coutumiers de la population locale dans les adrets ou les rias. Place aux grands moyens! Fini le bricolage. L'Aquaculture, l'installation de fermes sous-marines, bénéficieront de crédits importants, et il est à parier qu'une population dont l'économie, les moyens traditionnels de subsistance auront été détruits, qu'une population exsangue, recevra comme une mâne les offres d'emploi qui leur seront proposées. Ces deux points, augmentation du contrôle étatique et débouchés de capitaux (jusqu'ici objet de multiples résistances) apparaissent comme indissociables.

La production se dirigeant à court terme dans le sens d'une domination absolue de la Finance il va sans dire que le loisir planifié, alias Tourisme suivra la même courbe, et que quand dans des sortes de parcs à loisir des moyens énormes seront investis. Le LION'S CLUB, qui regroupe une partie de

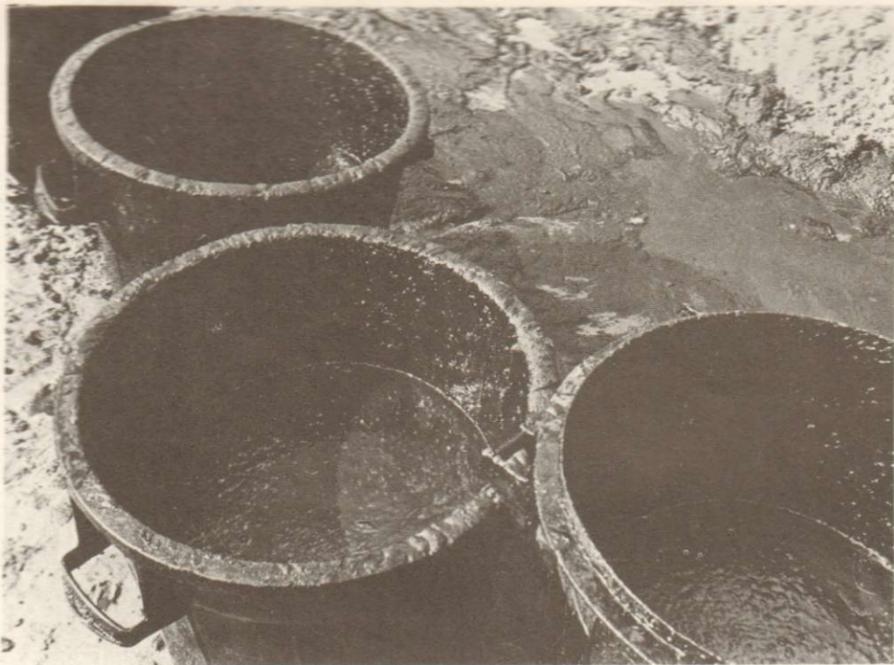
la bourgeoisie locale, se préoccupe d'ail leurs actuellement d'acheter des zones entières sous prétexte de «sauvegarde du littoral». Bonne opération et Humour Noir lorsque l'on sait que le Lyon's Club a son siège aux Etats Unis et qu'il est notablement composé de magnats de la pétrochimie, toujours à la recherche de Donation pour dissimuler leurs bénéfices. ils peuvent ainsi faire coup double et boucler la boucle on détruit pour reconstruire. A cela rien d'étonnant puisque depuis plusieurs années déjà les grandes firmes, décidément moins naïves que les écologistes, ont largement investi dans l'industrie de la dépollution que ce soit Kléber, les fabriques anglaises de détergeant (8.500.000 F de dispersant fourni jusqu'à présent) ou Air Liquide (qui a trouvé comment réoxygéner l'eau), pour n'en citer que quelques unes. On ne fait donc que continuer le cycle déjà entrepris.

On peut enfin s'interroger sur la fameuse surprise du naufrage qui a laissé l'Etat sans moyens réels d'intervention. Tout d'abord à la lumière des enjeux qui peuvent être atteints par lui dans cette opération, enjeux rapidement brossés plus haut et qui font de l'affaire de l'Amoco non pas un Drame, mais une bonne affaire pour lui.



Ensuite parce que la fabrication de Super-Tankers est poursuivie avec ténacité, bien que de multiples cassures de bâtiment-courantes mais peu connues au large du Cap par exemple - aient montré qu'au delà d'un certain tonnage ceux-ci ne sont absolument pas fiables du point de vue de la sécurité. Or le gigantisme continue à bon





train dans la construction navale, et on peut dire que c'est en connaissance des risques encourus. Première explication: c'est parce que plus on transporte de marchandise en une seule fois, plus on réduit les dépenses et plus le bénéfice, en conséquence, est important. Cela vaut pour l'affréteur ou le propriétaire du navire. Mais pour le constructeur cela n'est pas évident: la demande est beaucoup plus restreinte que l'offre, et quelques super-pétroliers attendent toujours un maître dans les fjords norvégiens où ils sont entreposés. Pourtant un gigantesque super-tanker à PROPULSION NUCLEAIRE est en préparation aux chantiers de Saint-Nazaire, sans qu'il soit assuré d'un quelconque acheteur. L'Etat paie. Où est alors l'intérêt, l'aspect immédiatement rentable étant loin d'être évident? A cela une réponse est possible qui constitue plus un axe de réflexion qu'une certitude.

On sait que depuis une trentaine d'années une part déterminante de la recherche et des découvertes produites a été menée dans les intérêts militaires, stratégiques, avant d'investir le civil: informatique,

atome, radar, laser, et tout ce qui tourne autour de la conquête spatiale. A cela ON pourrait encore ajouter un certain nombre de recherches sur du cobaye humain, durant les phases d'intervention militaires et policières, en Allemagne ou en Irlande. On peut donc tout à fait se demander si la persévérance et la recherche qui présidait à la construction de ces grands complexes que sont les pétroliers, et dans laquelle on fait rentrer maintenant l'énergie nucléaire, ne sert pas de vecteur à la recherche militaire par le biais cette fois-ci du «civil»

Question qu'ont à se poser aussi bien la race des «chercheurs scientifiques», que les travailleurs des Chantiers navals et tous ceux qui, scandalisés par la noirceur du fuel lourd sur le sable, devraient voir dans «l'accident» de l'AMOCO se dessiner en fait une stratégie économico-militaire de l'Etat: elle ne réside ni dans une insouciance coupable que compenserait un accroissement de son intervention, technique ni dans la volonté perverse de détruire l'eco-système, mais dans le désir d'asseoir plus totalement sa domination politique.

pour quelques tableaux de moins

Car en fait les propositions sont là. La télévision et le Mourousi se sont complus à nous montrer un tableau déchiré, un trou dans le plafond, un tas de gravas et un radiateur tordu. S'ils en avaient eu le loisir nos Bretons auraient pu nous montrer une dévastation bien plus importante, bien plus définitive et l'on peut dire pour la défense de ces militants là que s'ils se sont attaqués au passé le pouvoir qui représente les magnats où les trusts comme les Shell se sont attaqués à leur vie et à leur avenir.

On peut aussi penser et beaucoup mieux comprendre sans forcément être d'accord que deux habitants de Bretagne en aient ras le bol de patauger dans le pétrole, grâce à la Shell et à son commerce. En aient ras le bol des CRS garde côte, des militaires de Carcassonne, de Pau, de Perpignan ou d'ailleurs qui traitent la Population comme des colonisés (d'ailleurs les commandants ont été obligés de rapatrier leurs troupes tellement ils étaient mal vus des gens du cru). En aient ras le bol des promoteurs qui bouzillent leur village, des centrales nucléaires, des arsenaux où on fabrique des pétroliers, du chômage, et tout et tout. On finit donc par comprendre ce geste qui consiste à prendre sa valise et un kilo de dynamite afin, en désespoir de cause de répondre à oeil pour un cheveu et dent pour un ongle.

Il est loin d'être évident que le FLB ARB soit dans le coup de Versailles où alors on comprend de moins en moins la forme et le fond des théories qui motivent ces combattants là.

S'il s'agit de deux ou trois individus, c'est déjà plus poétique et l'on peut plus facilement imaginer des artistes nihilistes se faisant Versailles après boire, pour passer ensuite au Louvre, à l'Elysée, Matignon ou l'Obélisque. Après tout la Bastille, la colonne Vendôme, et les pavillons Baltar ça déjà été fait.



SHELL: « c'est pas nous »

ZCZC PSJ995 220822 IE RA C PA1235 220821 MSB
RPPRS PBEC PLYO PHTS PLIL

FROM SHELL PARIS EE ** IINT

REF PAR34402 21.03.78

BULLETIN HEBDOMADAIRE SHELL INFORMATION - 21 MARS 78

1) LE GRAVE ACCIDENT MARITIME SURVENU IL Y A QUELQUES JOURS AU LARGE DES COTES BRETONNES DU NORD FINISTERE SOULEVE UN CERTAIN NOMBRE DE QUESTIONS AUXQUELLES NOUS ALLONS TENTER DE VOUS APPORTER QUELQUES ELEMENTS DE REPONSES -

RAPPELONS D'ABORD LES FAITS :

L'AMOCO CADIZ, PETROLIER DE 230 000 TONNES DE PORT EN LOURD TRANSPORTAIT, POUR LE COMPTE DU GROUPE SHELL, UNE PLEINE CARGAISON DE PETROLE BRUT EN PROVENANCE DU GOLFE PERSIQUE ET DESTINEE A ROTTERDAM APRES UN ALLEGEMENT QUI DEVAIT ETRE EFFECTUE A LYME BAY, SUR LA COTE SUD OUEST DE L'ANGLETERRE -

L'AMOCO CADIZ NAVIGUAIT AU LARGE D'OUESSANT, PAR TRES GROSSE MER ET VENTS VIOLENTS, LORSQUE UNE AVARIE DE BARRE SE PRODUISIT, DANS L'APRES MIDI DU JEUDI 16 MARS - LE NAVIRE FIT APPEL A L'AIDE ET IL SE TROUVAIT SOUS REMORQUE LORSQUE LA MER ET LES VENTS SOUFFLANT A PRES DE 100 KILOMETRES A L'HEURE CAUSERENT LA RUPTURE DE LA REMORQUE ET LE DROSSERENT SUR LES ROCHERS DE PORTSALL - QUELQUES HEURES APRES L'ECHOUEMENT, C EST A DIRE DANS LA NUIT DE JEUDI A VENDREDI, UNE CASSURE DE LA COQUE A TRIBORD ENTRAINA LE DEVERSEMENT A LA MER DE QUANTITES IMPORTANTES DE PETROLE BRUT - QUANT AUX MEMBRES DE L'EQUIPAGE, ILS ETAIENT EVACUES PAR HELICOPTERE -

SANS QUE L'ON PUISSE PREJUGER AUJOURD'HUI DES RESPONSABILITES DU CAPITAINE - L'ENQUETE MARITIME LES DETERMINERA - VOUS VOUS POSEZ CERTAINEMENT UNE PREMIERE QUESTION : POURQUOI LE GROUPE SHELL, DONT LA FLOTTE EST EN SURCAPACITE, UTILISE-T-IL ENCORE DES PETROLIERS AFFRETES ?

COMME VOUS LE SAVEZ, LE TRANSPORT MARITIME PETROLIER SE FAIT PAR 3 CATEGORIES DE NAVIRES :

- LES NAVIRES EN PROPRIETE
- LES NAVIRES AFFRETES POUR UNE CERTAINE DUREE (LES TIME CHARTER)
- LES NAVIRES "SPOT", C EST A DIRE AFFRETES AU VOYAGE

DEPUIS LE CRISE DE 1973, LE GROUPE NE FAIT PLUS APPEL A L'AFFRETEMENT A VOYAGE - EN CE QUI CONCERNE LES TIME CHARTER, CES AFFRETEMENTS, NECESSAIRES DANS LES ANNEES PASSES, NE PEUVENT PAS AUJOURD'HUI ETRE BRUTALEMENT RESILIES - ILS DOIVENT

ETRE MENES A LEUR TERME NORMAL - C EST LE CAS DE L'AMOCO CADIZ DONT L'AFFRETEMENT POUR PLUSIEURS ANNEES AVAIT ETE CONCLU PAR SHELL INTERNATIONAL PETROLEUM AVANT LA CRISE DE 1973 -

PRECISONS QUE L'AMOCO CADIZ ETAIT UN NAVIRE MODERNE (SA MISE SUR CALE DATE DE 1973) CONSTRUIT SOUS LE CONTROLE DE L'AMERICAN BUREAU OF SHIPPING (L'EQUIVALENT AMERICAIN DE NOTRE BUREAU VERITAS) ET SOUMIS AUX REGLES INTERNATIONALES SUR LA SECURITE DE LA NAVIGATION -

DEUXIEME QUESTION QUE L'ON PEUT EGALEMENT SE POSER : A QUI INCOMBENT LES DECISIONS ET LES MESURES A PRENDRE POUR LE SAUVETAGE ? LA REPONSE EST CLAIRE - CETTE RESPONSABILITE INCOMBE A L'ARMATEUR, PROPRIETAIRE DU NAVIRE, C EST A DIRE L'AMOCO TRANSPORT COMPANY, SOUS LE CONTROLE DES AUTORITES FRANCAISES - LES OPERATIONS DE LUTTE CONTRE LA POLLUTION SONT AUSSI DECIDEES PAR CELLES CI DANS LE CADRE DU PLAN "POLMAR" -

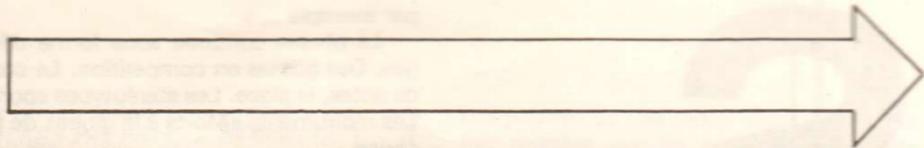
IL FAUT CEPENDANT SOULIGNER QUE DES QUE L'ACCIDENT A ETE CONNU, LE GROUPE A DEPECHE SUR LES LIEUX DES EXPERTS DE SHELL INTERNATIONAL MARINE ET DE LA SOCIETE MARITIME SHELL AFIN DE METTRE LEUR EXPERIENCE AU SERVICE TANT DE L'ARMATEUR QUE DES AUTORITES FRANCAISES - PAR AILLEURS, LE GROUPE A FAIT SAVOIR QU'IL TENAIT A LA DISPOSITION DE L'ARMATEUR ET DES SAUVETEURS CONTRACTES PAR LUI UN OU DEUX NAVIRES ALLEGEURS POUR AIDER AUX OPERATIONS DE DECHARGEMENT -

VOUS VOUS POSEZ ENFIN UNE DERNIERE QUESTION : QUI PAIERA LES DOMMAGES CAUSES PAR LA POLLUTION ?

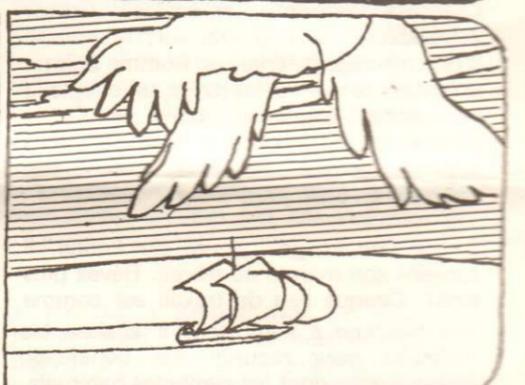
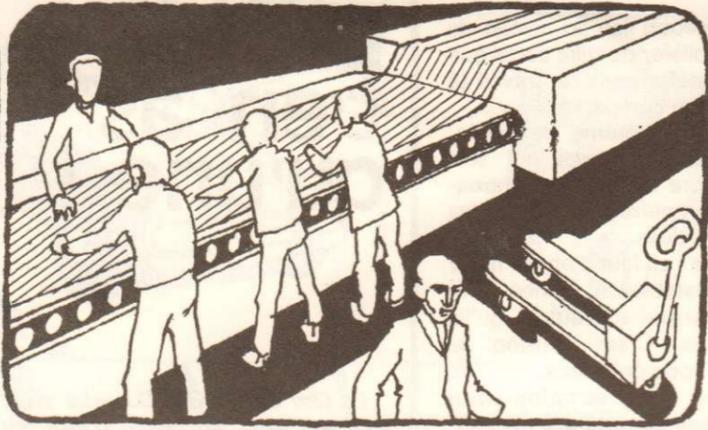
LES CONVENTIONS INTERNATIONALES, COMPLETEES SI NECESSAIRE PAR LES PLANS TOVALOP ET CRISTAL MIS EN PLACE PAR LES COMPAGNIES PETROLIERES DES 1969 ET 1971, PERMETTONT D'ASSURER LA REPARATION DES DOMMAGES CAUSES ET DES FRAIS EXPOSES POUR LUTTER CONTRE LA POLLUTION -

RAPPELONS BRIEVEMENT CE QUE SONT TOVALOP ET CRISTAL - LE PREMIER EST UN PLAN D'INDEMNISATION SOUSCRIT PAR LES ARMATEURS PETROLIERS POUR DEDOMMAGER LES ETATS, OU LES TIERS, DU COUT D'UNE POLLUTION IMPUTABLE A UN NAVIRE PETROLIER - LE DEUXIEME EST UN PLAN PRIS EN CHARGE PAR LES PROPRIETAIRES DES CARGAISONS - IL VIENT EN COMPLEMENT DE TOVALOP POUR INDEMNISER LES DOMMAGES QUI N'AURAIENT PU L'ETRE PAR CELUI CI - L'EFFET DE CES MESURES EST D'ASSURER, SANS QU'IL Y AIT A PROUVER LA FAUTE DU NAVIRE, UNE INDEMNISATION POUVANT ATTEINDRE PLUSIEURS DIZAINES DE MILLIONS DE DOLLARS -

LE TRAVAIL



LA CHASSE



LA CHASSE EST INTERDITE!



*jo
suivre*

S

cénes

sur le

TRAVAIL

1. Noir absolu et silence. Vient pourtant, progressif et lancinant le «tic tac tic tac tactactac», qui envahit bientôt la salle sans que rien ne se passe.

...SONNERIE...

Petit à petit : le scintillement des lumières qui s'allument dessine l'ensemble des immeubles dont les habitants s'éveillent. Sonneries multipliées, essaim de réveils (chambres d'écho).

Les bruits s'accroissent, s'additionnent, portes, pas, lavabos, bribes de bulletins d'informations radiophoniques, moteurs qui ronflent.

La rue est noire, déserte, humide. Qui s'illumine péniblement alors que s'intensifie le tohu-bohu, où se déverse soudain une foule fantomatique, anonyme, embouteillée. Baillements. Insultes. Courses. Pendant toute cette séquence, une horloge en haut de l'écran, ou sur un écran à part, indique combien ce mouvement est programmé.

2. La foule-magma se dissocie en fonction des divers lieux de travail, et dessine comme une immense pieuvre dont les tentacules pénètrent dans les bureaux, les chantiers, les usines, les écoles... Gestes semblables : une femme sort la housse d'une machine à écrire, un homme pointe, un enfant se met sur les rangs, un couple lit les petites annonces. L'aiguille de la pendule arrive à 8 heures et la rue redevient déserte. Semblable elle aussi, triste, humide, mais en plein jour.

3. Sur une image : l'éveil du Prince. Il surveille son monde du travail. Réveil plus tardif. Chaque lieu de travail est comme une machine à sous dont il abaisse les manettes pour recueillir les bénéfices. Boîtes à sous dont les symboles habituels, pommes, poires, fruits divers, sont remplacés par des outils de production. Dont les hommes.

En dessous de lui, il y a des chefs d'orchestre qui vont faire jouer la grande musique des cadences, machines en marche, rythme des claviers, spots lumineux qui clignotent dans la salle, ombres chinoises aux gestes répétitifs, marionnettes qui apparaissent dans la salle et qui bougent suivant la cadence. Le Prince grossit au fur et à mesure tandis que des visages apparaissent, marqués par la fatigue et l'ennui.

Hurllement. Bref. Tout s'arrête, les images où elles sont, le tintamarre sur une note, alors que se surimpressionne un bruit d'ambulance; qu'un phare giratoire remplace les spots. Sur un écran latéral apparaît le nombre d'accidents de travail.

4. Dialogue de divers personnages, travailleurs et contremaître.

— *Le contremaître* (aux travailleurs) «On vous le dit de respecter les consignes de sécurité. Mettez vos casques, attachez vos ceintures»

— *Un travailleur* : «... mais respectons les cadences»

— *Le contremaître* : «C'est une question de concentration. Appliquez-vous à ce que vous faites. Ne soyez pas distraits. Ne donnez pas de prétextes au patron»

— *Un travailleur* : «Il faut choisir. Si on veut une bonne paye, il faut bien fonder».

— *Le syndicaliste* : «Il faut défendre l'outil de travail, tout en ayant de meilleures conditions de sécurité. On propose le masque C.G.T., les gants C.F.D.T., le casque intersyndical. Faites nous confiance...»

— *Un travailleur* : «On dit que c'est un immigré qui s'est planté. Z'ont pas de couilles au cul et z'ont peur de bosser. Moi,

ges. Des gosses en compétition. Le carnet de notes, la place. Les stéréotypes sportifs. Les monuments «Morts à la gloire» de telle chose.

La discussion a aussi lieu au niveau de la direction, en parallèle, de telle sorte que les arguments des défenseurs du travail (à enrichir) puissent être comparés.

— *Le P.D.G.* : «Un homme de perdu, c'est triste, surtout pour moi qui suis humaniste et membre d'Amnesty International, mais ça se remplace ! Par contre les heures de travail perdues...»

— *Le psychologue* : «Il faut d'abord filtrer les éléments contestables à l'embauche, ensuite laisser à penser aux autres qu'ils travaillent pour eux. Créer l'illusion de l'intéressement, si vous préférez».

— *Le sociologue* : «Pour accroître votre rentabilité, il faut tenir compte des revendications - légitimes - qui ne remettent pas en jeu le Travail, mais son fonctionnement»

— *L'ergonome* : «... et étudier un espace, des machines, qui évitent le maximum de perte de temps dans les déplacements, les gestes».

— *Le sociologue* : «J'ai étudié l'incidence de la musique sur la production laitière. Par ailleurs, il faut serrer au plus près la politique des loisirs, faire en sorte que tout soit pris en charge par l'entreprise».

— *Le P.D.G.* : «J'en ai récemment parlé à mon camarade, Ricard. Cela permet de rentrer dans les fonds, de récupérer le pognon !».

— *Le psy, le socio, l'ergo* : «Oh, monsieur ! nous nous travaillons pour le bonheur des travailleurs...»

— *Le P.D.G.* : «Mais moi aussi, moi aussi !»

— *Un travailleur* : «Tous des salauds»

5. Pendant ces discussions, le travail a repris. Musique saccadée, les images suivent le rythme : objets hétéroclites qui s'entassent et forment un monticule qui monte, monte. Voitures. Frigos. Télé. Images aussi. Plus ces objets s'accumulent, plus le coût de production qui est inscrit sur un écran - sous forme de graphique - baisse, alors que sur un autre écran, le nombre d'accidents augmente. Sur le côté, cette phrase reste un moment : «AVEC LA VALORISATION DU MONDE DES CHOSES LA DEVALORISATION DU MONDE DES HOMMES S'INTENSIFIE DANS UN RAPPORT DIRECTEMENT PROPORTIONNEL».

6. On peut imaginer que cette gigantesque accumulation de marchandises prenne dans une salle une dimension matérielle. Des projecteurs font apparaître des objets divers exposés çà et là : boîtes de conserve, télé, objets en plâtre sans utilité précise, poupée gonflable, boîte de rêves...

Affiches publicitaires. Une personne va faire un sketch de marchand ambulant (à écrire).

Une manif du 1^{er} Mai «Du travail». Un patron «Une crise économique»

PDG : «Il faut vendre»

Publiciste : «Il faut acheter, il faut acheter»

Le contremaître : «Il faut travailler, il faut travailler».

Le syndicaliste : «Pas de provocation»

Un travailleur : «Il me faut absolument un crédit»

Tous en chœur : «L'Ordre, l'Ordre, l'Ordre...»

Les continents sont comme une décharge publique.

7. On retrouve un personnage au travail.

Il fait toujours le même geste. Mais peu à peu, ce geste lié à la machine se transforme en ce que pourrait être ce geste hors du contexte. La machine disparaît. Le personnage change d'allure. Et toutes les personnes que l'on voyait au début, dactylo, ouvrier, écolier, chômeur, se retrouvent, sans machine, à faire des tas de choses, ... pour le plaisir. Gestes détournés. Rêve (deux sketches par ex. celui du pompiste-jardinier et celui de l'ouvrier-oiseau) cf. les 2 BD.

8. Ce qui s'était transformé en musique, lors du rêve, redevient bruit. Machines, ordures, gestes saccadés, et l'horloge (qui avait suspendu sa course un moment) réinvestissent l'espace. Une voix hurle «plus vite», l'autre «salaire», l'autre «achez», il y a des bruits de sonnettes de tiroir caisse, des souffles courts..... un corps traverse l'écran, de haut en bas, en

la vie, t'en as qu'une !

Le film de D. GUEDJ, «La vie t'en as qu'une» vaut la peine d'être vu, non seulement pour des raisons formelles sur lesquelles nous ne nous étendrons pas ici, la presse spécialisée l'ayant déjà fait, mais parce qu'il peut contribuer à la réflexion sur le travail salarié.

Par une série de scènes, jouées sur le mode du réalisme (interview d'un cadre au chômage), sur le mode du symbolisme (les fripiers vendant du temps au mètre sur un marché), par des mises en scènes ou des témoignages (employés de bureau, ouvriers de Saclay), le film témoigne de ce qu'est le travail: temps de non-vie, de sacrifice, de dépossession, où, contre le salaire, s'échangent rêves, désirs et créativité. Cette subjectivité, refoulée, faute de pouvoir être une force de création sociale, pratique, devient fantôme, puis revient vers l'homme sous la forme de la marchandise, d'une image; telle est la fonction immédiate du publiciste.

Mais le film montre autre chose aussi, sur quoi le débat se mènera, c'est à dire un faisceau de résistances au travail, de détournements de temps et de moyens, dont «la perruque» est le symbole (la perruque consiste à utiliser l'outil du patron, pendant le temps du travail, pour fabriquer des objets, des matériaux utilisables pour et par l'ouvrier.) La «perruque» est en quelque sorte à la production ce que le chapardage est à la consommation.

Ces résistances sont en fait, à ce titre elles renvoient à la signification du travail salarié lui-même, mais lorsque les uns en feront un fait subversif - et c'est peut être le cas des auteurs du film - on n'en mesurera pas moins ce qui les sépare du sabotage, des actes conscients de lutte CONTRE LE TRAVAIL. Il y a dans les pratiques mises en avant par la «La vie t'en as qu'une» un côté démerde, débrouillardise, qui se situe parfaitement sur le terrain des comportements normalement produits par les sociétés de classe, mais pas nécessairement en conflit avec elles. On retrouve ces comportements dans ceux qu'ont couramment les «citoyens» par rapport à l'Etat. Les ménagères par rapport aux commerçants. Voire les automobilistes par rapport à la Police de la Route. Sentiments diffus que l'outil de production, le commerce, l'Etat ne sont pas l'expression de l'intérêt collectif, d'ailleurs parfaitement abstrait, encore moins de l'intérêt individuel, mais une chose hostile, étrangère. Alors nait la démerde, dans un monde qui a donné la démerde comme essence de la Libre Entreprise et de la réussite; mais cette démerde peut aussi être une façon de tout laisser en place, de ne rien casser, de sortir son épingle des conflits en faisant, pour soi, un petit profit. «On fait son trou». «on exploite la société qui nous exploite» dit un ouvrier de Saclay dans le film.

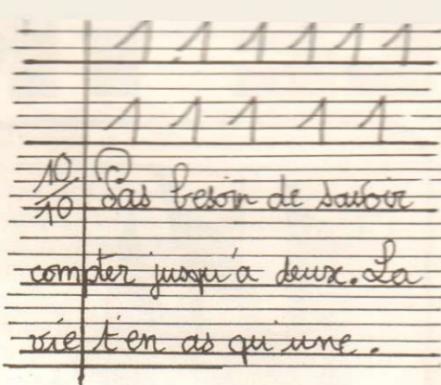
Et c'est un peu cette leçon qui en ressort. Même si les auteurs du film ont l'honnêteté

diagonale, tombe, glisse et toutes les images s'abolissent dans ces écrans devenus rouge sang.

9. L'accidenté sur un lit d'hôpital : «Qu'est-ce que j'ai ?» - Aucune réponse. «Patientez, patientez» - On lui fait une pique.

— *L'accidenté* : «Qu'est-ce que c'est?» - Aucune réponse. On le mène à la radio. On lui fait faire un certain nombre de mouvements. Et lui, s'énervant, insiste. Et le médecin se fâche «On vous soigne, et en plus vous êtes exigeant».

Le corps est un pantin que l'on contorsionne dans tous les sens. Il y a dans un coin de la salle, soudain illuminée, une immense marionnette dont on détache (on: un personnage complètement blanc) un par un tous les membres, pendant que sur

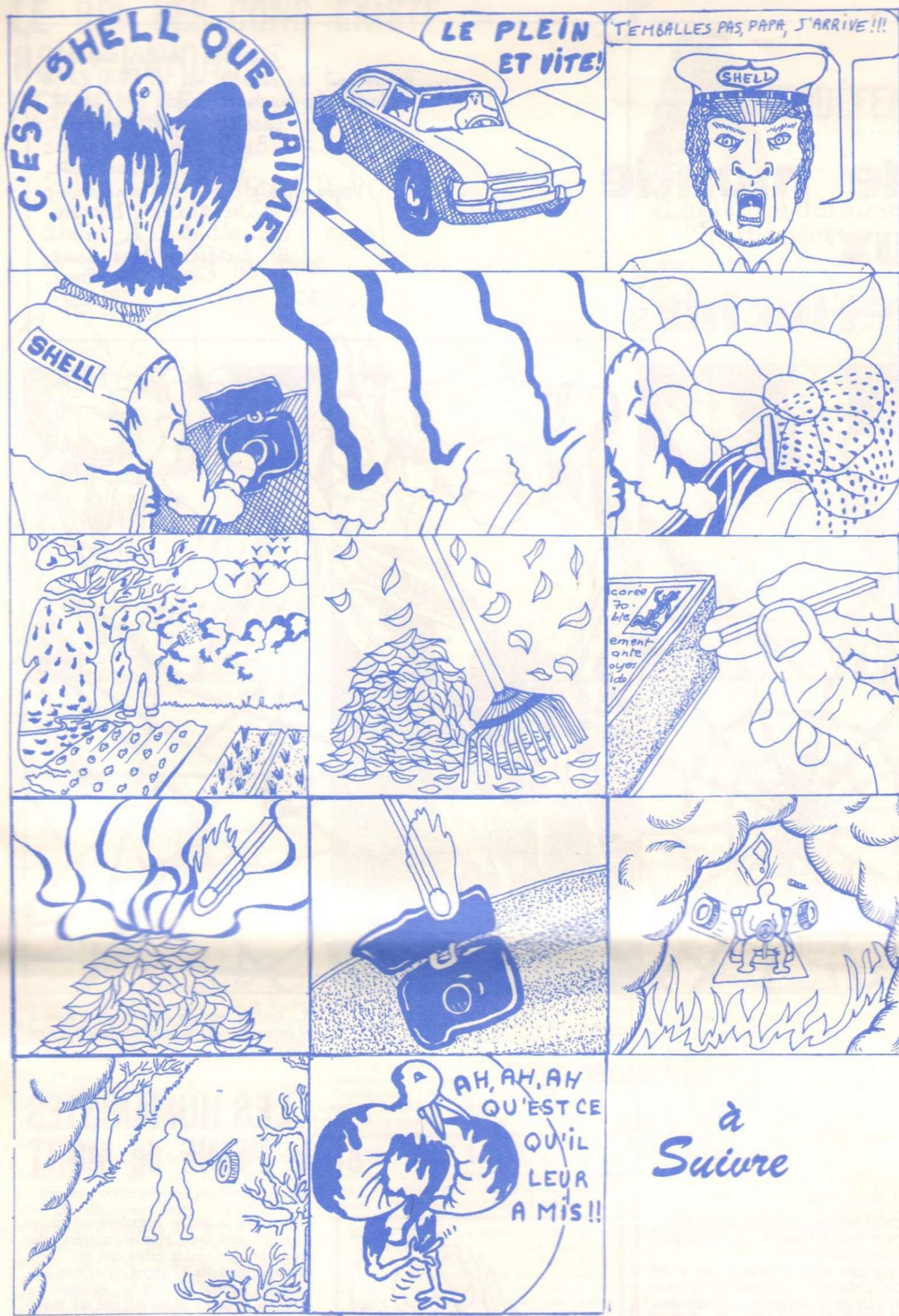


de ne pas avoir la mâle prétention de ceux qui mettent au pinacle des nouvelles pratiques subversives la fauche dans les grands magasins ou le pillage, ces «perruques» d'en dehors de l'usine, on ne peut s'empêcher de mettre en relation les attitudes présentées ici et là sous un jour un peu exemplaire et esthétisant. Le capital peut tout à fait intégrer dans son programme, dans son aménagement, la pratique de la Perruque: cette dernière ne résistera pas à la restructuration des chaînes de productions en groupes de travail, des horaires monotones en travail à la carte. Alors ne restera que la critique consciente et claire. C'est ce que n'a pas voulu ou pu envisager le film, bien que l'interview remarquable d'un publiciste laisse entrevoir nettement que l'on peut vendre... du rêve.

un écran s'inscrivent les barèmes de la sécurité sociale. Un bras vaut tant, un œil tant. L'homme en blanc alors déclame : «En dehors des périodes électorales, Homme égale cœur plus poulmon, plus estomac, plus organes fonctionnels couvrants - non compris ceux ayant trait à la jouissance - le tout assemblé dans un certain ordre et maintenu à la chaleur de trente sept degrés centigrades. L'objet se trouve alors, normalement, en état de produire».

On revoit l'individu dans son lit entouré par un mur de blouses blanches, professeur et étudiants qui le tatent et prennent des notes. Au-dessus de cette scène apparaît une autre : celle de l'esclave noir exposé sur le marché.

(à suivre)



Les paumes de mes mains appuyées le plus fort possible sur les tempes, j'entendais encore sifflement et mixage fait en mélangeant les différents canaux dispensés par la «centrale». Deux pensées me traversèrent l'esprit dans ce tintamarre: «Privation sensorielle... obligation sensorielle» et une constatation que j'avais faite il y a longtemps «il y a une tendance fasciste dans la pop musique...».

.....J'éprouvais une difficulté insurmontable à me situer dans le temps. Jamais je n'arrivais à savoir dans combien de jours, je verrais mon avocat ou mes parents. Je n'ai pas encore dit que la lumière dans les cellules était assurée par un tube de néon mural recouvert d'un étui en plastique semi opaque, que deux scellés mettaient à l'abri de tout bricolage par le détenu. Il s'éclairait le matin à six heures et s'éteignait le soir à neuf heures, sans appel et sans prévenir. Il surprenait le détenu dans n'importe quelle activité, et il ne lui restait plus qu'à se coucher. Depuis longtemps j'avais remarqué que cette extinction intempestive des feux provoquait pour celui qui la subissait une sorte d'éblouissement bleu que l'on n'a pas quand on éteint soi-même la lumière. Depuis longtemps j'avais remarqué la cruauté qu'il pouvait y avoir à réveiller un détenu au petit matin, quand chaque journée reproduisait pour lui la difficulté éternellement recommencée de tuer le temps dans la solitude et le désœuvrement les plus extrêmes. Tout ceci créait des réflexes pavloviens; faire sa vaisselle avant d'être surpris par le couvre-feu, mettre la dernière main à son courrier, car sinon, le petit déjeuner servit au galop sautait et le courrier attendait le surlendemain. Ce soir là je terminais la journée en écrivant à ma mère: «bien des choses à vous dire encore, mais ça va être l'heure du couvre-feu et je dois me préparer à me coucher. Ce que je fis. Mais la lumière ne s'éteignit pas avant tard dans la nuit. Un gardien, fatigué de ce que je sonnais uniquement pour demander quelle heure il était, le combien c'était, finit par me faire don d'un petit calendrier écorné qu'il tira du fond de sa poche. En dépit du fait que j'encadrai les jours, je ne m'y retrouvais toujours pas. Je pris l'habitude de me réveiller spontanément au petit matin avant que la lumière ne s'allume. C'est alors que je constatai qu'elle s'allumait parfois longtemps avant le klaxon, parfois tout de suite après. D'autres fois elle s'allumait et s'éteignait pendant la nuit.

je me mis à dresser tous les jours un procès-verbal des événements chronologiques de la journée, et compris enfin que ma perte de conscience du temps n'était pas seulement due à mon isolement, mais qu'après avoir créé chez moi des réflexes pavloviens par des repères fixes (klaxon, lumière, petit déjeuner, repas, etc...) on s'était mis à faire varier sciemment ces repères, se basant sur une observation de mon activité veille-sommeil entendue au micro. Depuis l'incident du haut-parleur j'avais cessé de parler à voix haute me mettant à l'écoute de mes propres bruits, je me rendis compte combien il était aisé, par les bruits de pas, de frottements divers qu'un homme émet de par son activité dans une pièce, d'élaborer une idée précise de ce qu'il était en train de faire. Je n'étais pas un simple détenu; j'étais un cobaye; ILS savaient quand je buvais, quand je pissais, quand je chiais, quand j'écrivais. Avant que je ne me taise, vous étiez au courant de mes pensées quand je me tenais compagnie à voix haute. J'étais un cobaye dans une cage expérimentale conçue de telle sorte que toutes mes impulsions soient contrôlables, mesurables et quantifiables; vous saviez combien de fois j'avais sonné pour voir quelqu'un, combien de fois j'avais ouvert mon poste, changé de longueurs d'onde; vous pratiquiez sur moi une étude poussée de motivations, faisant varier vous-mêmes à loisir ma dose de frustration, une étude qui serait fort utile à l'avenir à de multiples fins: raffiner les techniques de tortures psychologiques, étudier à des fins publicitaires les structures acoustiques les plus susceptibles d'accrocher l'oreille ou de créer une obsession mnémotechnique. Y avait-il une équipe de chercheurs en blouse blanche penchés studieusement sur des courbes? Pratique expérimentale du manque, recherche fondamentale pour la promotion de la publicité et la civilisation de consommation? J'en suis convaincu à l'heure actuelle.....

à
Suivre

L'obligation Sensorielle

Il est important aussi de le diffuser largement pour lutter contre le barrage que font les Maisons d'Éditions vis à vis de sujets qui leur paraissent non-commerciaux ou dangereux.

Paru aux Inéditions Barbare, le livre de Gérard Hof, «l'obligation sensorielle» raconte les expériences de conditionnement sensoriel qui se font dans les prisons de R.F.A.

Arrêté en 76, pour utilisation d'un faux carnet d'euro-chèques et de faux papiers, il dut à son refus de dire son nom d'être suspecté d'appartenir à une «organisation internationale». Il subit de ce fait un traitement particulier à Wittlich, ce même hôpital-prison où mourut Holger Meins.

Il nous paraît important de le lire car il annonce bien les solutions psychiatriques de remplacement à la peine de mort qui nous attendent dans un avenir assez proche. (Déjà en France aussi dans les Quartiers de Haute Sécurité de Fresnes ou autres, les pratiques d'isolement sont fréquentes).

.....Il fallait absolument que cesse ce régime d'isolement. Depuis quelques temps d'ailleurs, ces bruits de clefs incessants dans ma serrure qui me faisaient sursauter à chaque fois m'avaient provoqué des troubles particuliers. Dans mes périodes calmes, j'abrégeais soudain à retardement ces stress; tout mon corps tressautait subitement sans que rien ne le laisse prévoir, et j'avais des extra-systoles.

Je fis ce matin là tout le nécessaire pour obtenir de vous voir d'urgence. L'assistant prétendit vous avoir téléphoné; vous alliez arriver. Survint un gardien inconnu, fusil à l'épaule, dont le manteau battait les mollets, et avec un doberman en laisse; il voulut à tout prix me faire passer.

vous attendais. Vous n'aviez pas été prévenu, en fait. Je m'allongeai, installai près de moi sur la chaise tous les objets pour ne plus avoir à me lever, demandai à voir un prêtre. Je dis au gardien chef qu'il fallait que je vous vois «car je voulais mourir dans un autre hospice».

-Quand voulez-vous mourir? me demanda-t-il distraitemment, en retournant les objets qu'il y avait sur ma table, jouant sans doute avec le faible niveau de connaissance de l'allemand que j'étais censé avoir.

-Vous voulez donc me faire mourir?
-Non! je veux vous aider!
-Alors, sachez que je dois voir le Doktor tout de suite.

-Bon, je vais lui téléphoner.
Ma radion se mit en marche toute seule, le gardien chef revint jusqu'à mon seuil, essaya mécaniquement de baisser l'intensité de mon poste sans y parvenir, pour me dire: «Le doktor vient tout de suite» et referma la porte. J'étais dans mon lit. C'est à ce moment précis que le haut-parleur devint fou, émettant un mixage de sifflements aigus, d'ordres militaires d'aller spazieren, de pop musique etc... avec une intensité telle qu'elle n'aurait pas été moindre si j'avais coiffé un casque de Turner et que j'avais mis l'intensité au maximum. Je me levai. Le bouton de commande de l'intensité ne m'obéissait plus. Impossible de couper le contact.

Commander à: Revue Barbare - Maisonnette des Evaras - Pelleautier 05000 GAP.
Ou pour la région de Toulouse à: A.A.E.L.

Quand le monde des animaux se met à réfléchir

Plusieurs siècles durant
Débusquant le Coupable sur les Fleurs du Mal
Mandibules broyeuses, pinces en, avant
Cassant, coupant, dépecant
Bonté bien trop barbare
Bien trop sanglante,
Voyez maintenant la trame de soie
Impalpable, Blanche
Qui entrelace le Méchant
Et l'enferme sans bruit,
Sec,
Propre



PS : Pour les personnes sensibles, nous tenons à préciser que le personnage utilisé dans cette B.D. n'est qu'un mannequin.

justice

CONDAMNÉS A MORT CONDAMNÉS A VIE

Ne crions jamais trop tôt « victoire » ! Le triomphalisme nous cache que lorsque ces messieurs suppriment une de leurs antiques structures, c'est parce qu'ils ont mis quelque chose de plus moderne en place pour conserver la norme.

La vieille loi du talion dont la justice est un avatar n'est pas abolie, on sait seulement en 1978 que l'on peut tuer un individu de plusieurs manières. La guillotine ça peut être archaïque, pour une société qui aime ce qui est aseptique, propre rutilant, qui aime le carrelage impeccable et le polystyrène ça rouille et c'est plein de sang. C'est comme la torture à la Salan, les coups de chaussettes pleines de sable sur la gueule et les coups de pieds dans le ventre.

La neuro-chirurgie et le viol psychologique, voilà ce qui est désormais inscrit dans le devenir des sociétés occidentales. Les hommes en blanc remplacent le triste sire en haut-de-forme noir, « exécuteur des hautes oeuvres », comme on dit du bourreau. La personnalité est chose fragile, on peut la faire éclater comme un verre de cristal, ou l'enfourer dans un silence de folie : c'est ce qui ressort des expériences d'isolement sensoriel, comme de celles de « l'obligation sensorielle » entreprises en Allemagne de l'Ouest. Dans l'univers blanc, qu'il soit hurlant ou d'outre-tombe, la conscience, la lucidité la concentration s'écoulent, saignent, l'individu a une hémorragie de la pensée. Lisez les textes d'U. Meinhoff à ce sujet, ou le livre « l'obligation sensorielle » de G. Hoff paru aux éditions Barbares.

C'est cet être englouti, que l'on a fait disparaître, qu'on peut alors « restructurer ». Il y a 25 ans on ne cessait, en pleine guerre d'Indochine, de hurler sur les

« lavages de cerveau » que faisaient subir les Viet à nos bons soldats. Vous voyez, ça a quand même servi.

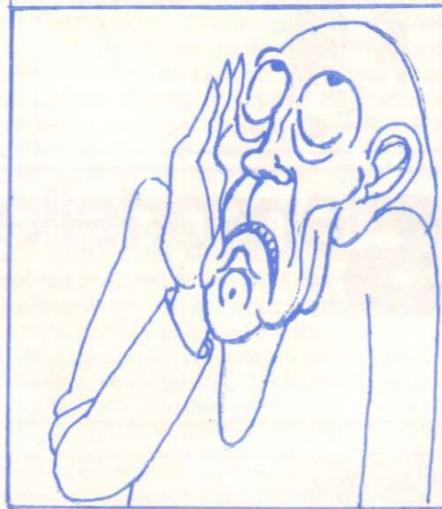
Si tout cela marche mieux, on a un individu parfaitement normalisé, un gros bloc de morale dominante, un magnétophone. Si cela ne marche pas, que le résultat n'est pas probant, que la conscience s'accroche avec ténacité à l'homme, le désespoir peut clôturer le chapitre. Combien de têtes contre les murs, de corps qui s'abandonnent, de cordes au cou, de suicides qui, finalement, mettent fin aux hurlements. Ce n'est plus une exécution, mon bon monsieur, c'est un choix.

Lorsque des USA nous viennent des cris de prisonniers à vie, qui disent préférer encore la mort brutale à l'agonie sans fin, qui suggèrent presque qu'on les exécute, cela montre clairement que l'humanité n'est pas ce qui dicte au pouvoir ses réformes.

Si sang il doit y avoir cependant, ce sera ce mince filet qui coule le long du scalpel. Peu de chose à vrai dire. Et ce n'est pas toute la tête qui y passe, comme à la guillotine. C'est une parcelle de cerveau, simplement. La neuro-chirurgie c'est ce que l'on tenta d'appliquer sans son consentement à U. Meinhoff, c'est ce que l'on propose en RFA à certains condamnés en contre partie de la libération.

Ceci bien sûr, n'est pas encore, officiellement appliqué dans nos taules; mais dans certaines cliniques, ... ô bien sûr pour des cas de tumeur ou de folie, la mise au point suit son cours.

LES HUMANISTES et la PEINE de MORT



Alors que se dessine l'horizon grillagé des solutions de remplacement à travers les discours contre la peine de mort, de Giscard Peyrefitte et toute la compagnie, les journalistes s'étonnent, hypocrites, de ce que le gouvernement soit en avance sur le peuple, presque en contradiction. Cela est très astucieux et révoltant cela est orchestré comme l'ont toujours été les mouvements d'opinion. Hypocrites les journalistes et les politicards car ils sont les mieux placés pour savoir cela. Qu'ils se souviennent donc de la longue liste des condamnations à mort où ils ont passionné les foules, favorisé les appels au meurtre en assenant les arguments d'ordre de protection des enfants et des vieillards, des descriptions d'horreurs, en faisant peur: le bruit et la fureur des campagnes pour la mise à mort

de Bontems et Buffet bourdonnent encore dans nos têtes avec, plus orchestrées, plus symphoniques toutes celles qui ont suivi, sondages modulés à l'appui, pour Ranucci, Patrick Henri, le « jeune Bruno » les « gitans » et on en passe qui ont dû hurler autant.

Conduit pas à pas à l'esprit de représailles, de justice ferme, de dissuasion, à la notion de « crime particulièrement odieux » le troupeau qui a suivi dans les idées acquises, et voilà que l'on veut le faire changer de pré, et que l'on feint de ne pas comprendre ses gros yeux étonnés, les sabots solidement ancrés dans l'acquis...

Il suivra, le populo! il suivra, pour la détention à perpétuité, pour la compréhension humaine des criminels qui ne méritent plus la mort pour la mort, mais les soins fermes nécessaires aux anormaux de leur sorte.

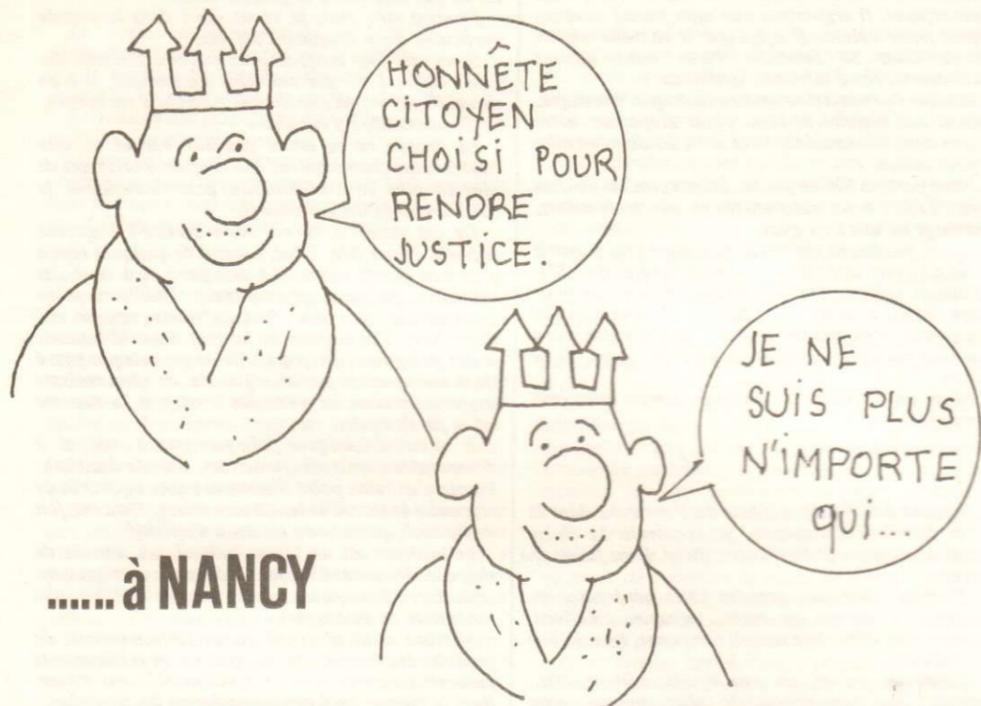
Il suivra - patience il faut le temps et ce temps - là permet de bien mettre en place les solutions de remplacement qu'ils devront accepter avec enthousiasme, à 90% chez l'IFOP ou la SOFRES.

D'ailleurs ne nous dit-on pas déjà qu'on est tombé de 75% à 60% (ou quelque chose d'à peu près, je n'ai pas bien écouté la radio) pour les partisans de la guillotine? C'est bon et ça marche: Ça doit être les instituteurs, les docteurs, quelques cadres évolués qui ont compris plus vite, parce qu'ils sont plus instruits!

Allez les pros, au turf, ça ne compte plus tout ce qu'on a dit jusqu'à présent.

Rentrez dans votre tête la vérité d'aujourd'hui, oubliez celle d'hier - et pour celle de demain on s'en occupe, et on vous prévient assez tôt.

LE ROI DES CONS EXISTE, NOUS L'AVONS RENCONTRÉ.....



...Un roi des cons qui aurait 9 têtes, 18 bras, 18 jambes, et qui arriverait à se mouvoir comme un seul con très gros, très lourd, très bête - les yeux mêlés, dans le vide, les cerveaux embrouillés, du mou de veau, et le même sourire rengorgé de celui qui se sent, comme la grenouille de la fable, gonfler, gonfler, gonfler, jusqu'à éclater d'importance et de responsabilité.

Il s'appellerait Jury, Jury d'Assises (joli nom avec la particule, vieille noblesse républicaine, lignée populaire, devise : le peuple juge le peuple...).

Et il est Un en neuf personnes, Jury, comme son copain Dieu, dont il détient le pouvoir sacré, l'est en trois !

A Nancy, il y a un mois ou deux, il officiait, Jury, toujours égal à lui-même.

Les femmes, en attendant de traverser la nef, pour s'asseoir dans le chœur, ne discutaient pas tricot, - noblesse oblige - mais dans l'élan de leur notoriété commune éducation, monde moderne, voire écologie... les hommes se laissaient bien un peu aller, du côté du football, il faut comprendre, pour être jury, on n'en est pas moins homme....

Mais dès que l'on pénétrait dans le saint des saints pour l'audience, fini le petit côté «comme tout le monde», Jury se remettait à planer...

Alors, en voyant les «accusés» qui ne planaient pas du tout, eux, mais qui regardaient avidement ces portions royales, afin de discerner leurs intentions (en avaient-ils seulement des intentions ?...) nous pensions que les avocats de la défense avaient sans doute raison de récuser ceux qui ne leur plaisaient pas, mais que cela avait relativement bien peu d'importance : quels qu'ils soient dans la vie courante, complètement transformés par la circonstance, dépersonnalisés, se croyant presque des juristes de métier parce que c'était leur 3 ou 4ème «jugement» de la session d'assises pour laquelle ils étaient nommés, ils allaient encore sans le voir, se laisser manœuvrer comme des enfants de chœur par le grand-prêtre, en l'occurrence le président du tribunal : Le JUGE

Le copain, il a pris 7 ans...

7 ans qui tombaient du ciel, comme la grêle qui saccage tout : On regarde en l'air, on ne sait pas ce qui va tomber, et on attend, en se couvrant avec les mains...

Les années qui pleuvent, il faut les faire, après, et le roi des cons retourne, à la fin de la session, à ses petites affaires, (lui qui a sûrement enfermé le fils du voisin, et qui, tout le reste de sa vie, racontera ses états d'âme entre la poire et le fromage).

Il oublie, monsieur Dupont, ce qu'il n'a peut-être pas très bien compris, c'est qu'en croyant être juge et roi, non seulement il n'était ni l'un ni l'autre, mais qu'il a fait de sa bêtise un usage aux conséquences irrémédiables.

Car dès que c'est lâché, «oui», ou «non», «7 ans» ou «10 ans» ou «la mort», on ne peut plus dire «c'était pour rire», ou «je me croyais à la télé» : l'autre, celui qui était en face, dans le mauvais box, il est déjà parti, vers sa cage, il pense qu'il a pas

eu de pot, que c'était un mauvais Jury.

Alors puisqu'on ne peut pas se rattraper, pour garder bonne figure, il faut justifier, raisonner et c'est comme ça que le peuple continue à se battre lui-même.

Avez-vous pensé, parfois, aux pauvres femmes de malfaiteurs ?

Leur souffrance, pour elles qui ont gardé le goût du droit chemin, est intense. A la barre des témoins, leurs yeux sont rougis; elles n'osent regarder leur mari coupable...

A Nancy, le même jour il en a défilé une bonne tripoté - et il faut raconter cela : la femme, les belles-soeurs, les copines, les voisines, toutes étaient, à une exception près, témoins à charge.

Sans noblesse, sans prétentions, mais pleines de zèle.

Un peu moins de zèle quand même, là, en face de ceux qu'elles accusaient, que quelques temps avant, chez le juge d'instruction, d'après leurs déclarations. Là, les yeux rouges et les larmes de mémoire permettaient de tout concilier. Avant, et dès l'arrestation, elles avaient «tout vu», ce qui leur avait permis d'être témoin et non complice, accusatrice plutôt qu'accusée. Intéressant, pour qui veut garder sa place au soleil. D'ailleurs un mari qui a perdu, n'est plus un mari convenable : un mari sort du droit chemin quand il est arrêté, avant on ne sait rien, on ne voit rien...

Ces dames avaient vu des bijoux partout, paraît-il, elles étaient entrées dans la cuisine, on fondait de l'or, disaient-elles : elles n'ont rien dit. Mais elles ne sont pas complices car elles n'ont pas compris : leurs yeux ne se sont ouverts que quand les policiers, à l'arrestation, leur ont pris les bijoux qu'elles portaient... Car elles en portaient pas mal, ces innocentes ! Là, elles sont devenues furieuses, elles l'ont lâché, ce pauvre minable de mari qui s'est fait pincer, et pour faire bonne dose, elles ont trouvé deux copains à accuser en plus (Ça servait à quoi, à part une démonstration de bonne volonté ?)

Et c'est marrant, ces bijoux avec lesquels elles s'étaient pavanées, et qui à l'audience, dans la main du greffier, leur tintaient aux oreilles : pièces à conviction - Objets du délit, objet aussi du lâchage, les bijoux perdus étaient entre les accusés et les «témoins» le noyau d'un drame où les «bonnes femmes» n'avaient pas un joli rôle.

Peut-être cela n'est-il pas courant, mais cela paraissait normal à tout le monde : «les pauvres femmes» semblaient-on lire dans tous les regards...

Sans ajouter de qualificatif, quant à nous, il est cependant difficile d'éviter une réflexion, entre parenthèse : la complicité avec la justice, finalement, dans notre société, s'est bien implanté chez les dames, c'est peut-être pour ça que les féministes ont tant de mal à s'en passer, de la justice et de la loi...

UN VENT DE RÉFORMES

Les Assises, qui sont, paraît-il, la juridiction la plus démocratique qui soit, sont précisément un très bon exemple des illusions démocratiques et de leur hypocrisie.

Les avocats réclament, à l'heure actuelle, la possibilité de faire appel aux jugements rendus en Assises. Et il apparaît effectivement dément que cela n'existe pas déjà, étant donné ce que risquent chaque fois, les accusés. Cela existe pour toutes les autres juridictions et le prétexte de cette absence pour les jugements d'Assises, doit être que le jugement populaire est sacré, qu'un homme seul, fut-il juge, peut se tromper, mais pas un jury de 9 personnes

AUTODÉFENSE

«Légitime défense» fait recette

La campagne d'intoxication de l'association Légitime défense touche au vif. Les propriétaires se rebiffent. Pièges, menaces de mort, poursuites de cambrioleurs en fuite, tir à vue. Effet en retour, les cambrioleurs se défendent. De petits vols dégénèrent. Mors et blessés graves de part et d'autre.

2 9 juin 1978 : la tour d'Assises des hautes Alpes acquitte Daniel Guillard qui avait momentanément blessé un cambrioleur en fuite. L'association Légitime défense salue ce verdict « le vrai visage de la France, de cette France qui ne veut pas capituler devant le piège de cette France qui refuse de s'enfermer dans la honte meurtrière de la criminalité ».

4 juillet 1978 : A Verres (Eure-et-Loire) Robert Boumard trouve sur son palier un homme muni d'une pioche, l'homme a enfui. Par deux fois, Robert Boumard tire dans le dos du fuyard. Le prévenu cambrioleur est à l'hôpital et restera probablement paralysé à vie. Robert Boumard est en prison. Interrogé par l'AFP, son magistrat du tribunal d'Evry met en cause la campagne d'intoxication menée par l'association Légitime défense.

8 juillet 1978 : A Rancannan (Haute Rhon), l'occupant d'un pavillon isolé entend du bruit dans la nuit, il se lève et surprend deux cambrioleurs qui s'enfuient. Il réussit à rattraper l'un d'eux et tente de le maîtriser. L'autre revient à la rescousse. Un coup de feu est tiré. La victime meurt peu après à l'hôpital. Les cambrioleurs sont en fuite. Le nouveau député de France Soir condamne les magistrats : « la demeure des victimes de la violence avant d'être des cambrioleurs plébiscités, avait été tenté d'être sur ses gardes. Il

n'en avait pas eu avant acheté son arme : c'est en fait et les autres ceux qui ont fait front aux deux bandes ». C'est d'ailleurs phrase répétée en caractères gras.

9 juillet 1978 : Pire de Lavigerie (Haute Saône) Martial Cierco (71 ans) tire à travers une porte vitrée sur un homme qui tentait selon lui de le frapper. La victime est hospitalisée dans un état très grave. Martial Cierco a été libéré en liberté.

8 juillet 1978 : Une dépêche envoyée un mois, un garage de l'Andelle a placé sur sa porte l'avis suivant : « danger de mort, gardien armé. Toute personne surprise à l'entrée sera abattue. Le propriétaire ». En droit cela s'appelle « menace de mort ». Article 309 du code pénal d'une peine d'emprisonnement de deux à cinq ans et d'une amende de 300 F à 4000 F.

Nation dans le code pénal : les articles 309 et 320, qui déterminent les cas de « légitime défense », le font de façon très restrictive :

Art. 320. Il y a légitime défense, lorsque l'individu, les blessures et les coups étaient commandés par la nécessité actuelle de la légitime défense de soi-même ou d'autrui.

Art. 321. Sont compris dans le cas de nécessité actuelle de défense les deux cas suivants : 1° Si l'individu a été commis, si les blessures ont été faites ou les coups portés en représailles pendant le nuit d'insécurité ou l'effraction des habitations, mais ou entrée d'une maison ou d'un appartement habités ou de leurs dépendances ; 2° Si le fait a eu lieu en se défendant contre les auteurs de vols ou de pillages effectués avec violence ».

Le commentateur, qui, en démontre chaque article du code pénal, donne un résumé de la jurisprudence indiquant les cas de présomption de légitime défense édictée par l'art. 320 pour décrire la preuve contraire, le texte dont il s'agit ne saurait être lu sans démontrer que la loi est écrite en dehors d'un cas de nécessité actuelle et en l'absence d'un danger grave et imminent. L'exception de légitime défense n'est pas conditionnée par la nécessité du préjudice de la personne atteinte mais elle ne peut être admise s'il y a disproportion entre la défense et l'attaque ».

Aucun des cas rapportés ci-dessus ne relève donc en droit de l'exception de légitime défense. Et l'association du même nom se moque de la loi en insistant à posteriori, piéger ou tirer à vue les premiers cambrioleurs.

Nicolas PLANTANIDA
LIBÉRATION 11 juillet 1978

La notion de «légitime défense» est certainement, telle qu'elle est conçue par notre société, étroitement liée, sous couvert de simple défense de la vie, à la protection de la propriété privée.

Ne répétons pas les exemples récents puisqu'ils sont bien énumérés dans l'article de Libération mais constatons qu'ils illustrent bien dans quel cas les individus s'exaspèrent et utilisent les armes : c'est très clair : leurs biens leur sont aussi chers que leur vie et surtout, que la vie des autres! Ceux qui les soutiennent d'ailleurs ne laissent aucun doute sur les idées et les principes qui les animent, que ce soit l'association «Légitime Défense», les campagnes de soutien orchestrées par «Minute» ou les commentaires de Michel Droit contre le simple fait que ces honnêtes citoyens puissent passer en procès.

Mais au-delà de notre certitude, sur l'identité politique de ces partisans de l'ordre et de la propriété, désireux de remplacer une justice qu'ils trouvent clémente, quitte à en arriver à des milices, nous pouvons nous poser un certain nombre de problèmes.

Comme tout en haïssant le viol nous ne pensions pas que cela devait se «punir» en justice, comme nous ne nous imaginions pas que l'emprisonnement des patrons allait ressusciter les accidentés du travail, une fois encore, les notions dont nous parlions plus haut, ne nous font pas souhaiter forcément que les justiciers soient justiciés eux-mêmes. Et la gravité du problème réside surtout pour nous dans la confusion qui peut être faite entre nos conceptions (confusion entretenue par le choix des termes : j'ai entendu avec horreur un commentateur de radio parler d'auto-défense et non plus de la classique «légitime défense» au sujet du garagiste qui avait piégé un transistor) et ces campagnes fascisantes d'appel à l'ordre par les armes.

La justice démocratique a beau jeu de jouer les intermédiaires objectifs : distribuant des années de prisons partout (avec une faiblesse quand même, encore, pour les défenseurs de la société) et renvoyant tout le monde dos à dos. Nous ne nous laissons pas duper. Mais il est très difficile d'expliquer en contestant toutes les interventions du pouvoir judiciaire dans nos vies, comment notre lutte ne mène pas forcément à la fascisation de la population, comme il est facile de le prétendre avec ces exemples à l'appui.

La différence n'est pas entre les mots. «Légitime défense» ou «l'auto-défense» qu'importe après tout : même si cela choque au départ, on sait bien que tous les mots peuvent se récupérer dans tous les sens.

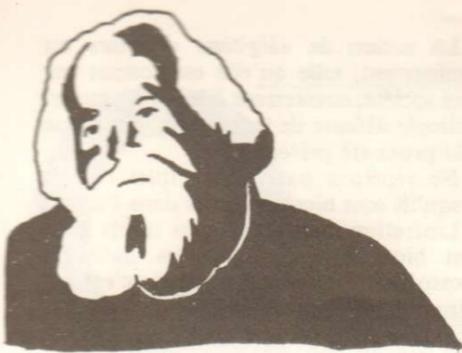
La différence est qu'alors que les uns veulent rétablir l'ordre plus que ne peut le faire la justice, par la force, et que c'est en cela qu'ils la transgressent, nous voudrions, nous, rétablir des possibilités de communication entre les individus sans l'intervention autoritaire d'une force et d'une loi extérieure, et la différence elle est surtout dans les motivations : les défenseurs de la propriété, de la loi et la hiérarchie se sentent le droit absolu de tuer n'importe qui, la demande qui consiste à rechercher un mode de vie plus humain que ceux qui sont régis par l'autorité, ne peut logiquement conduire à ces extrémités.

Cela est très important et c'est le problème qui est soulevé chaque fois qu'après les débats sur la justice et la peine de mort, on nous demande : que voulez vous mettre à la place ? Préférez-vous la loi de la jungle ? Préférez-vous les réactions fascistes du peuple ?

Nous croyons à une autre alternative même si dans la confusion ambiante tout est fait pour la masquer.



Alors dès que ça cessera, cette petite cuisine en douce : la délibération «démocratique», parce que la défense sera arrivée à imposer un contrôle (si tous ceux qui sont concernés pensent que c'est un scandale et se bagarrent pour cela), on respirera peut-être un petit peu mieux quand on attendra un verdict pour un copain, ou pour qui que ce soit qui risque d'être privé d'années de vie, ou de la vie entière...



Ce que j'ai vécu à la BOÈRE

Si l'A.A.E.L

a édité la brochure «A propos de la Boère et de ses émules», c'est:
- d'une part parce que cette association a pour but de favoriser l'expression, et que des individus qui en ont bavé à la Boère avaient le désir de faire savoir ce qu'ils ont vécu là-bas et comment les choses s'y passent.

- d'autre part parce que les individus qui font partie de cette association sont spécialement sensibilisés au problème de l'enfermement à tous les niveaux.

On peut nous accuser par cette brochure, et toute la campagne menée autour, de nous être contenté de démolir un personnage, et en critiquant une forme de «thérapeutique» d'en favoriser une autre soit disant plus humaine.

La lutte par rapport à l'enfermement psychiatrique est d'une intensité en dents de scie. Nous avons donné un éclairage particulier sur le centre de la Boère à l'aide d'articles, de brochure et de conférence de presse. Cette dénonciation a en un écho national, les conférences de presse nombreuses et variées en font foi. Malheureusement le piège de ce genre de campagne réside dans le fonctionnement même de l'information en général. Le fait divers est monté en épingle, le fond du problème rarement abordé. Exemple, les gros titres préférés sont «Goulag ou Paradis?» - «Enfer ou Lieux de délices?», etc... Avec ce genre d'alternative ou de question, les réponses apportées ou les choix qui sont faits sont, bien entendu, mi-chèvre mi-chou, mi blanc mi-noir.

Tout le monde s'entend ou s'entendra pour dire les extrémistes exagèrent, c'est leur rôle et le patriarche charrie avec ces succès, 90% de réussite c'est une galéjade, 10% ce n'est déjà pas si mal. Et voilà le problème enterré, l'enfermement des marginaux occulté. Pour ajouter à la confusion et pour que le poisson soit complètement noyé, le gouvernement a décidé d'une commission d'enquête chargée de faire toute la lumière sur le problème. Les conclusions seront rendues publiques, on nous le promet. Seulement voilà, l'administration a des lenteurs savamment calculées. Ayant pour effet immédiat la démobilisation la plus totale, quasiment l'oubli. Seulement voilà, on connaît la manœuvre et nous n'attendons pas le rapport de ces messieurs de la santé. Une brochure va prochainement paraître, qui sera la suite de la première, complétant les témoignages de personnes ayant vécu à la Boère ou ayant eu affaire au Patriarche; d'individus ayant été dans des centres de Post-cure similaire ou bien ayant été tracassé pour usage de stupéfiants ou pour marginalité. Nous déclarons fermé la chasse au barbu-cheveu-marginalo-associal qu'on se le dise!

L'idée des communautés qui se voulaient révolutionnaires après 68, qui se voulaient en dehors du système marchand, du système de la production etc... a fait son chemin, maintenant le ministère de la Santé créée des communautés thérapeutiques, des SARL autogérées où marginaux et psychiatres se partagent le pouvoir.

Tout gars ou fille un peu mal dans sa peau à l'intérieur de la société, trouvera sa place dans une structure. Ainsi ne traîneront plus dans des boulots ou ailleurs, des traine savates, des troubles fêtes ou des révoltés. Ils s'épanouiront à côté dans un cadre bien préparé pour eux.

De même, peu à peu les prisons considérées comme trop inhumaines, seront reconverties en hôpitaux psychiatriques. Tout individu un peu trouble classé et remis dans le circuit par ce biais médico-psychiatrique.

C'est pour cela, qu'il faut refuser non seulement les formes les plus criantes et les plus répressives de l'enfermement mais surtout quotidiennement toute intrusion psychiatrique dans notre vie, toute classification, étiquetage ou fichage quelcon-

Bonjour!... je me présente François, travailler père de famille, vivant en couple.

J'ai vivement assisté, à la revue de presse dénonçant la violence, la séquestration, le cassage de la personnalité, le droit de cuissage, la récupération sociale le commerce des présumés toxicomanes de la Boère et du domaine de la Mothe.

Par trois fois j'ai tenté de participer à l'expérience au départ marginale que je détracte aujourd'hui. L'ensemble de mes séjours se compte en une bonne année.

Précisant, que j'ai incité au préalable, après discussions, d'anciens malades ou encadrants fortement déçus, de la nécessité humanitaire d'organiser une lutte d'information contre la triste réalité de ce miroir aux alouettes que se dévoile être la Boère et ses ramifications.

Hélas les gens étaient encore traumatisés, sous la juridiction pénale, ou voulaient ils oublier, en proie à d'autres soucis, ou alors un égoïsme atroce.

Mon premier séjour Boérien remonte au début de l'été 1972. Je souligne que j'ignorais tout de la drogue, jusqu'à ses effets théoriques, la considérant comme tabou.

A l'époque âgé de 22 ans je m'orientais vers une forme de vie différente de celle à laquelle je fus préparé.

Je voyageais en stop, sac au dos, avec de l'argent gagné par le travail (intérimaire ou des champs). J'étais propre, bien dans ma peau, en bonne santé.

Je ne bénéficiais non plus du statut d'intellectuel ou d'autodidacte. Mes lectures pour ainsi dire nulle, mon niveau scolaire se délimitant par l'obtention d'un certificat d'études primaires.

Mes seules particularités étaient ma liberté, de jouer de la guitare, d'écrire des chansons, de la prison pour objection de conscience après le refus d'un service militaire castrant, de violences, de soumissions, d'abus total visant à détruire tout sens critique et d'analyse.

A part cela j'étais un sujet normal, sauf sans emploi fixe, volontairement. Je m'offrais le luxe de prendre mon temps.

C'est à la recherche d'une communauté ou se trouvait un de mes amis que je tombais accidentellement au domaine de la Boère.

Malgré ma timidité déguisée «Patriarche», lui et elle, m'invitèrent à séjourner. Ils se montrèrent aimables, attachants, affectueux. Pour les remercier je travaillais beaucoup au potager, à la reconstruction des bâtisses.

Des gens de tous poils passaient alors à la Boère, des heures ou des semaines.

J'étais l'enfant prodige de la maison, poète, travaillant riant, plaisantant, fraternel, invitant les gens à venir vivre notre vie. à la propagée, à nous aimer, boire et chanter. Le soir à la fin du repas, autour d'un feu de camp, Patriarche faisait de moi le Barde.

C'était une belle vie de Famille à 10 ou 30 les dimanches.

Dernière ce beau vernis d'embassade il y eut de nombreuses guerres entre le couple locataire du Bail et des Boériens d'adoption, très souvent de sombres histoires à caractère sexuel, des conflits d'autorité, ou bien ces gens étaient-ils trop paresseux, avec eux on ne peut rien faire, ils sont bloqués, etc.

Au fil des aventures je me mis en couple libertaire avec une jeune femme qui après un curetage sadique alors que la méthode Karman était au stade encore illégal, vint se détendre dans nos murs de vieilles pierres.

Cette personne énergique d'une communauté de l'Ariège malgré son aventure d'esprit et une très grande disponibilité ne put apprécier en aucune façon le petit déjeuner de Patriarche, tout joyeux un matin, s'imposant au réveil dans sa vie sexuelle, affective, et café au lait les tartines beurrées.

Coude à coude nous entreprîmes un dialogue avec le couple central. Nous remettons en question les méthodes de convoitise sexuelle, les banissements sans nous concerter nous le groupe.

Devant une montagne de mauvaise Foi, les arguments boiteux et violents des deux personnes nous décidâmes de partir, laissant là nos projets, notre travail, nos amis.

Quelques mois après, me revoilà à la Boère. Nous faisons la paix ou la trêve. Ils me proposent de rester L... je cède. J'espère.

Le temps passe. Je fais la connaissance d'une jeune fille avec qui je vis aujourd'hui.

Mais le Patriarche s'oppose à nos amours, veut nous séparer. Il argumente que mon travail diminue depuis notre liaison. Il exige que le soir elle vienne dormir dans sa fermette. Nous nous aimons sincèrement. Nous refusons, ignorons.

Les jours suivants il se montre colérique, électrique, faisant une histoire de rien. Nous préparons notre départ dans une semaine. Vexé il me dit de m'en aller le jour même.

Nous partons 20F en poche, à deux, sac au dos, en hiver. Enfin! nous nous en tirons par nous même, chance je ne sais trop quoi.

Atous patriarche répondait que nous étions partis après lui avoir volé 500F pour nous acheter du LSD. D'ailleurs nous aurions mérité une récompense pour notre travail intensif. Du LSD ou n'importe quelle dope nous n'en primes aucune, au contraire nous tournant vers le végétarisme l'amour du corps, de la nature.

Nous nous séparons quelques temps avec ma compagne.

Tenant d'excuser les défauts du Patriarche dans la «Fin justifie les moyens», je re-rentre la Boère devenue en centre de Post-cure officiel. Il me fallait une action.

J'adhère donc aux grandes idées généreuses du Gourou, à travers les mots, thérapie, créativité, disponibilité, déblocage sexuel, campagne, travail, joie et blablabla.

Parmi les jeunes, un peu égarés, sortant d'H.. psychiatrique, de prison, le plus souvent, avec appartenance à la toxicomanie; je me sentais proche d'eux, de leurs espoirs, de leurs rêves.

J'étais l'ami Boérien, le grand fils du maître barbu et bouclé. Je les encourageais à travers mon enthousiasme, ma joie au travail, à table, par des discussions de groupe et une profonde amitié spontanée. Les filles gravitaient surtout autour du salon patriarcal et dormaient à part.

Un peu par mon biais, avec les gars nous décorons trois pièces et nous installons dedans (6 ou 7 gars à l'époque). Au bout de quelques temps les filles nous rejoignent, dorment chez nous.

Nous vivons ensemble, nous exposant nos problèmes, nos envies. Nous travaillons aux corvées, à la reconstruction, faisons l'amour, peignons, tissons, chantons, bref... joie de vivre en groupe, de s'aimer heureux de nos jeunesse, nos corps.

Mais! oh grand mais, Patriarche ne s'est pas imposé depuis longtemps L. il arrive.

Il fulminait dans sa ferme, nous agressait au passage, prenait une colère infernale sur un tas de sable qui aurait dû être ailleurs.

Il trouve un prétexte: une femme qui me raconte avoir subi un viol du Patriarche, avec qui une dispute a éclaté, s'introduit à la Boère au cours d'une fête et nous partons trois jours chez elle.

Quelques tours de cadran plus tard, je reviens aux vieilles pierres où Patriarche avait fait dresser un cahier de lois.

Un oiseau noir plane sur la tour du domaine.

Le Saint Homme devancé ou secondé par sa légimité, m'accable avec venin d'avoir semé le désordre dans son paradis, de vouloir introduire du hashisch par le biais d'un gars trop intelligent, trop lucide à travers sa sensibilité, ce qui le conduisit au banissement discret, absolu, avec ses tendances suicidaires.

Devant le père d'un toxico de 17 ans on me fait passer pour un irresponsable vilain monsieur. On veut me mettre à l'amende, en quarantaine. Je préfère partir.

Ecoeuré par les Engelmajer et par tant de perte d'énergie j'échoue à Bordeaux dont je suis originaire. J'y rencontre un ancien pensionnaire de la Boère, de vieux compagnons de route, des amis de jadis, tous goûtant ou accrochés à la drogue.

Gratuitement, avec des produits de bonne qualité je m'initie à la drogue avec un relents de mysticisme et d'écoeurement social (de curiosité aussi).

Je m'évadais à mon tour dans l'illusion des paradis de synthèse, quatrième dimension, super conscience,

Je connus l'ivresse des herbes grillées, l'illumination que procurent LSD, mescaline.

Je ne vous écrirai pas un roman sur les effets de la drogue car cela est impossible d'autant plus pour des profanes. Même aujourd'hui je ne regrette aucunement ces révélations, ces voyages dans un état second.

Toutefois les drogues ne sont pas indispensables, ni inévitables. Personnellement mes meilleurs voyages je les vis par moi-même et grâce à moi...

Pendant cinq mois je vécus donc dans le monde particulier de la drogue ou de défonce.

Si les principes actifs sont les mêmes, exerçant des effets de base sur les individus s'adonnant, il n'en demeure pas moins que chaque individu a ses raisons, sa personnalité, ses clichés.

La drogue ne se limite pas aux herbes ou aux hauteurs des champignons. Les drogués s'orientent de plus en plus vers les produits pharmaceutiques; le caractère de la drogue change.

De ces mois, il ne me reste semble-t-il aucune séquelle. Notre fille, Ethel, engendrée quelques temps plus tard paraît normale à nos yeux et à ceux des médecins, pédiatres, psychologues. D'ailleurs je ne consommais que des drogues dites douces ou demi-dures. J'ai toujours eu horreur des médicaments et des seringues. Non papa!.. je ne me suis pas piqué (et si oui serais-je paria!.. Il existe un ultra-racisme envers les arabes, les noirs, les étrangers) Le racisme est la fin de tout.

Il m'arrive quelques fois par an, à moi et à d'honorables amis de fumer un peu de hashisch. Fumer n'entraîne point d'accoutumance sauf celle de reprendre le travail le lendemain matin. Cela me fait moins mal qu'un verre ou deux d'apéritif.

Le hashisch est un tabou culturel, un interdit de chapelle. Pourtant l'alcool se dénonce extrêmement critiquable. (Remarque, aux deux je préfère une randonnée en montagne).

Mettons nous d'accord qu'un consommateur de produits de contrebande (drogue) ou de médicaments pourrait porter le nom de toxicomane!.. ou toxico, dans la mesure où il existe une forme de dépendance physique ou à l'extrême, psychologique. (Quoique reconnaître un sujet toxico... c'est le reconnaître malade ou marginal. Reconnaître, considérer une personne malade ou en marge, cela ne fait que la renforcer dans sa position fragile. Alors elle se considère malade ou toxico indéfiniment).

La prétendue escalade du «fumeur» de joint (hashisch) serait une théorie issue d'une morale étroite.

Certes «fumer» n'est en rien la libération des peuples ou du fumeur. Il existe différents bons hashisch aromatiques, comme il existe de bons alcools.

L'abus d'alcool complice de bien des tares héréditaires, complice de meurtres, de disputes conjugales, de violences, de séquestrations, d'accidents de la route ou du travail, d'alcoles à l'estomac etc... Bref calamité sociale l'alcool bénéficie de l'approbation de l'Etat et des gens convenables.

(Logiquement, honnêtement, je m'oppose aux hashisch, aux alcools)

Semblerez-vous ignorer l'effet désastreux des insecticides, des colorants, conservateurs, engrais, désherbants, de la pollution, des bruits, des cadences infernales, de la radio-activité etc...

Aux médicaments délivrés facilement, légalement sous ordonnance. A la publicité de certaines revues médicales vantant tel calmant contre les angoisses de la vie moderne qu'en pensez-vous. Quand aux calmants beaucoup de familles de toxicomanes en consomment des quantités invraisemblables et sont comme on dit accrochées.

Les grands ensembles, gris, informes, impersonnels, produisent une grande partie des paumés.

Les parents n'ont pas le temps disponible. Ils travaillent. Ils sont divorcés. Le dialogue n'existe pas, l'avenir fade, introverti, l'argent semble être la seule clef maudite. Mais la puissance n'achète, l'amitié, l'amour, le dialogue, la sincérité, le bien-être, l'orgasme.

Pourquoi passer son temps, sa jeunesse, sa force, à travailler, à posséder, à être possédé L... bref, d'un bord ou de l'autre esclave moderne d'une sécurité nocive et d'une complexité illogique incroyablement à produire du superflu, irrationnellement, follement.

Inconsciente ou réaliste, la jeunesse en quête, se heurte à un mur. Un mur cela se saute, se contourne, ou l'on reste anéanti à le regarder, on fini par l'accepter, ou l'on essaie de ne pas le voir! alors la fuite.

La prévention serait à mon humble avis la modification de nos modes de vie, de nos conceptions.

La répression souvent illégitime devrait se retourner vers ceux qui manipulent aux postes clefs, empoisonnant la qualité de nos existences, et celle de nos enfants.





La toxicomanie marginale ou légale est un phénomène social provoqué par le social.

Les drogués à l'extrême deviennent poisons. Se droguer n'est pas forcément en enfer, loin de là.

Est toxicomane celui qui se détruit la santé, corps et esprit, d'une manière formelle.

Un sevrage, une désintoxication ne s'effectue pas à coups de poings thérapeutiques, ni par uniquement le biais de tisanes, marches, travaux, massages, affection vraie, même si ces derniers, sont positifs.

Sans être la lumière de l'Univers je me crois convaincu que les 90% de réussite de Mr Engelmajer ne seraient que 10%, plutôt envers des drogués légers ou délinquants.

Comment contrôler l'exactitude, comment!... j'ai vu nombre de gens sortant de Post-cures comme la Boère ou autre, se faire à nouveau des intraveineuses, 24 heures ou 4 ans après, sous mes yeux parfois.

Suffit-il de répondre à un emploi, ou un titre, quelques années pour être classé, étiqueté, comme guéri, responsable et adapté.

Un toxico guéri est celui qui bien malin a compris que pour tirer les marrons du feu il ne fallait pas s'opposer à la mégalomanie du Docteur Patriarche (ou tout autre cas) et pour les filles en surplus accepter l'impôt du droit de cuissage (sinon possible: l'H.P., la prison, un mauvais rapport, la porte).

En tant qu'ancien pionnier de la Boère, expérimentateur des drogues demi-dures et ami de gens marqués au fer rouge de «toxico» je me permets d'avancer grossièrement ces idées incomplètes.

Donc j'ai vécu une année et plus à la Boère plus ou moins comme encadrant. Avant je n'avais jamais pris ou vu ce que l'on baptise drogue.

Je précise cela car j'ai appris que le Patriarche Engelmajer disait qu'avant de le connaître je me piquais trois fois par jour. Certes en tant que Bordelais j'aimais les vins vieux, sans exagération. Je

n'étais ni alcolo, ni toxico, ni «psychiatrique».

Et j'ai arrêté mes expériences trop routinières dans le monde de la défonce (tout seul). J'ai vite compris (ce que je savais déjà) que ce milieu ne m'apporterait rien et que consommer certains produits trop souvent était regrettable pour la santé, l'équilibre.

Les grandes amitiés perdirent peu à peu de leurs coloris. Les requins se montraient les dents. La paranoïa frôlait la mythomanie. L'univers devenait fou, impalpable.

Je trouve un travail de barman sur un bateau américain. Je quitte seul le monde de la zone avec ses défoncés et sa jungle. Je reviendrai vers ma compagnie.

Mes expériences de la Boère remontent à ses débuts; mais j'ai eu quelques échos et clichés de la Boère dans la fin de l'année 1977 et début 78.

Une affiche invitait à suivre des cours gratuits de «psychologie marginale» à l'université du Mirail. Un dimanche matin j'ai eu la surprise d'y rencontrer Patriarche professeur, entouré de ses émules. Je suis meilleur que les psychiatres disait-il, vantant les bienfaits de son centre de post-cure, du massage des petites lèvres vaginales, chez les filles bien sûr.

Ses émules tous sur le même ton prétendaient qu'avant de connaître la Boère ils étaient de grands drogués, ayant essayé bien des centres ou des H.P. mais en vain. Comme des magnétophones, ils disaient être guéris grâce à la Boère.

Cette joyeuse barbe blanche corpulente m'invite à visiter sa nouvelle oeuvre. Je m'y rends, curieux, impersonnel. Voici le tableau: trop de monde au m², la communication inexistante, les visages tendus; une gamine disait à table, discrètement: vivement que je quitte cette putain de maison. Le Patriarche entouré de jeunes soubrettes leur jouait du piano. Les visiteurs venaient comme au zoo. Deux nouveaux admis durent remettre leurs papiers, brûler leur hashisch. Une fille en fuite ramenée de force malgré ses protestations.

«La patriarcho» agressive envers les jolies filles. Les encadrants roulant des épaules, ordonnants, directifs. Le guru reprochant devant tout le monde à une fille d'avoir fait l'amour avec un certain américain du centre de la Mothe. Cet américain, d'après Patriarche, n'était qu'un bon à rien, un casseur de matériel, incapable de prendre ses responsabilités; «un bon à rien» répétaient les encadrants. La fille tentait de s'exprimer. Cela me regarde, disait-elle. Mais Patriarche, jadis commerçant patron, savait s'imposer en tant que chef.

J'y suis revenu deux autres fois, une journée ou quelques heures. Je n'ai pas eu l'impression là d'une communauté, d'un endroit où il fait bon vivre.

Quelque chose de malsain planait dans l'air. La Boère, la Mothe, étaient des camps d'où l'on ne pouvait sortir librement, avec retrait des papiers, de l'argent, lecture du courrier, quarantaine sexuelle imposée sauf pour Patriarche, violence institutionnalisée, pelotage forcé, viol en suspension, surpeuplement, exposition de toxicos, tourisme-zoo-cirque, tensions, dialogues en coulisse!.. méfiance, peur de l'éducateur, peur des émules. La campagne était belle.

Je dis non à cette Boère là!... sincèrement je me reproche d'avoir été un des naïfs constructeurs de cette expérience récupérée par des hommes d'affaires (P.D.G., directeur de ceci ou de cela) ayant de surcroît des buts douteux.

C'est à nous qui avons mordu au piège, favorisant cet état de chose, c'est à nous anciens encadrants ou toxicos, de fermer la Boère ou d'en expulser les manipulateurs, les commerçants et la récupération inconditionnelle d'un certain marginalisme.

Non également au chantage dégoûtant que des jeunes vont mourir si la Boère ferme ses portes. Cet argument là est une tactique favorite de Mr Engelmajer.

Il est regrettable de dire, de constater qu'un centre classique laisse plus de possibilité de s'épanouir ou

d'un moindre cassage de la personnalité.

On peut toujours relever la Boère ou la refaire. Même si le paradis n'existe pas sur terre, je me joindrai à vous pour la créer. Je serai l'ouvrier (parmi des ouvriers) d'une prise en charge collective et individuelle, surtout pas d'un processus à casser rentablement les personnalités au grand profit du patronat.

Mais j'oubliais que la libre expression et l'initiative n'existaient pas dans notre joyeux pays démocrate où dernièrement on empêchait les individus de s'exprimer suite à un certain match de Foot-ball France-Iran; où des gens auraient voulu manifester leur mécontentement au sujet d'un certain gouvernement maxiautoritaire et criminel. Avons nous eu la berlué en croyant voir des cars de C.R.S. un peu partout et tout ce qui semblait iranien ou chevelu se faire embarquer. A la Boère si on tente de s'exprimer, d'objecter, d'argumenter à l'encontre des belles lignes tracées par Patriarche, il casse la figure de la ou du contestataire ou il laisse ce soin à ses encadrants, qu'il a su choisir, garder et former.

De nombreuses personnes témoignent de violences, d'agressions sexuelles, de chantage.

Les cadres de la Boère disent: «ils sont tombés dans l'escalier»; ou c'est la thérapie pour les crises de manque.

On assiste à des chasses à l'homme. On court après ceux qui s'enfuient, on les rosse, les gendarmes donnent un coup de main. «Pensez donc de sales drogués qui ne se respectent même pas» et puis la France, c'est le pays de la liberté!... non.

Cet été NAUSSAC à ?

UN DIMANCHE MATIN, A NAUSSAC, 7 JUILLET 77

LE SERMON SUR LE BARRAGE ou LA MESSE A CARDONNEL

La scène se situe sur une place du village. Un autel réglementaire est dressé sur l'herbe, devant un tracteur de 60ch. L'assistance compte environ 200 personnes, la plupart du pays. Quelques journalistes, des gens de la TV, des militants de l'Humanité Rouge - et nous, une dizaine de copains, venus en curieux.

Il faut dire que cette «célébration» faisait parti du programme de la manifestation contre le barrage - et que Cardonnel, le dominicain et maôïste bien connu, avait spécialement été invité par les maos.

faut ajouter qu'un d'entre nous, Claudy, a bien connu notre «homme de Dieu». à l'époque où ils se retrouvaient dans le mouvement nommé «Solidarité mondiale».

Il est 9 heures du matin et bien des chrétiens sont à jeun...

N'ayant pas eu les moyens d'enregistrer le sermon dans son ensemble, il faudra se contenter de bribes du sermon; ce qui ne gâche pas grand-chose, mais retire un peu de cohérence au morceau. L'essentiel est que le Seigneur nous le pardonne, du moment que nous croyons n'avoir pas trop défiguré ses paroles, données par la bouche de son messager...

Pour faire de nous un seul peuple, une société sans classe, sans aucune ségrégation,... Jésus -Christ, montre nous la force de ton amour libérateur!... (Cardonnel demande à l'assistance de répéter ses paroles).

...Donc heureuse nouvelle, frères, joyeuse surprise, ce qui veut dire Evangile, heureuse nouvelle, oui, celle que nous enseigne Saint Luc... Nous l'entendrons comme si c'était la première fois: «En vérité, en vérité je vous le dis, nul ne peut servir deux maîtres,... à Dieu et l'argent... Parole de Jésus -Christ.

...Si vous êtes d'accord avec elle, acclamons cette parole qui passe souvent si mal mais avec laquelle il ne saurait y avoir de compromis...

...Vous n'êtes pas trop mal debout?...

...Il va sans dire que je ne veux pas être le seul à prendre la parole, c'est le seul à être pris par elle! Que vous soyez à même, vous tous, camarades, frères, de l'exprimer, que ma parole ne soit pas la mienne seule, qu'il y ait la vôtre, qu'elles soient unanimes! ...Je ne parle pas du Christ en l'air, mais de ce Christ incorporé à la substance des hommes en masse: travailleurs, ouvriers et paysans...

...Non, nous n'avons jamais dit - les uns ou les autres - que les hommes renoncent à défendre la Communauté Nationale qui est la leur. Il y a cependant une condition, c'est qu'une apparence de vie commune ne soit pas le paravent derrière quoi ferment une genre de vie où profit et spéculation soient, de fait, la réalité. Il faut que les dirigeants puissent assurer aux hommes et aux femmes de cette société, de cette communauté, il faut qu'ils leur assurent le plein emploi de leurs énergies. Pour ne citer que ce pays la France, 1,3 million d'hommes n'arrivent pas à employer leur force de travail!...

...Quand un surgénérateur, un Super Pœnix, est construit dans l'intention affichée de protéger la sécurité d'une nation, force nous est - et j'en tremble de le proclamer au cœur de la Communauté qui nous unit ici - force nous est, je le répète, de proclamer que ce n'est qu'un mensonge!

Ils ne défendent pas des liens de confiance et d'amour mutuel, mais un genre de vie qu'il nous faut

en réalité appeler un genre de mort!

C'est ce que de larges masses ont senti la semaine dernière à Malville...

Ce qu'elles ont senti, c'est qu'il n'y a pas de défense nationale! Et il n'y a pas de défense nationale, car il y a exactement son contraire, la défense d'une société en forme de marché, d'une société fondée sur des rapports marchands... S'il y a une défense de la liberté, c'est de la défense de la liberté de circulation des capitaux qu'il s'agit,... celle d'une société où règne la loi de la jungle...

...Frères, amis, compagnons, camarades, des foules ont marché à Grays-Malville et elles marcheront aujourd'hui à Naussac, demain au Larzac... Et moi, je proclame devant vous tous que ces foules marchent, à Malville, à Naussac, au Larzac, au rythme de l'Evangile du Christ!...

...Ainsi, personne ne peut suivre deux maîtres, personne n'a pouvoir de miser sur deux tableaux, de manger à deux râteliers. L'heure est venue de choisir! Pas moyen de servir Dieu, le voyant des hommes en fête - et l'argent; la Vie et les Super Pœnix de mort. Impossible de servir le Réveilleur des hommes et ce Pouvoir qui les éteint; un barrage de l'élan populaire, de la vie populaire, le Sur-réveilleur des hommes à mettre debout, à mettre en commun - et ce surgénérateur qui ne sert que les intérêts de quelques uns!...

...Oui, il est vrai qu'un seul filet de solidarité rattache Malville, Naussac et le Larzac. C'est pourquoi, frères, nous ne pouvons tolérer que les forces de capitalisation et de mort, l'emportent sur les forces de la Communion et de la Vie! Et il est scandaleux, intolérable, que, dans ce site de Naussac où des hommes ont pris corps, à Naussac comme au Larzac, que des hommes, ces hommes, paysans, travailleurs, soient contraints de reculer, de partir pour que la spéculation s'avance, monte ... monte sous la forme d'un barrage, celui contre lequel nous nous dressons...

...Je rends, en cette occasion, hommage à ceux qui ont donné leur vie, à ceux qui se sont épuisés dans l'effort, dans la lutte...

...Au nom du Père, du Fils et du Souffle Commun, l'Esprit Saint... (par la suite, il précisera ce qui entend par Esprit Saint: les grandes masses en tant que communauté!)

...Il m'est impossible, à moi apôtre du Christ, il m'est impossible de faire ce geste de la Communion en m'accommodant du règne de l'injustice et de la mort.

...D'autant que si je suis ici, c'est parce que j'y ai été invité par ceux de Naussac...

...Je ne peux dire de ce pain, qui n'est pas une hostie, mais du vrai pain (je vous le dis en passant...), je ne peux dire de ce pain - comme d'ailleurs, du riz pour d'autres peuples - je ne peux dire de ce pain, c'est ma chair, de ce vin, c'est mon sang - qu'à condition qu'ils soient mangés et bu par les travailleurs qui le produisent...

...Mais nous ne saurions communier - former, non pas une population, non pas une clientèle, former un seul peuple- que si nous prenons la décision commune, calme, je précise «intraitable» - de casser partout le geste qui spéculé. Car il n'y a pas de milieu, ou l'on communie, où l'on spéculé!...

...De mise en commun véritable, il n'y en aura que s'il y a offensive contre les engins de mort, mise en commun mondiale de cette offensive... Ou bien ce sera la mise en commun, ou bien c'est la mise à mort. Ou l'on donne tout, ou l'on fait main basse sur la ville, main basse sur Malville, main basse sur un barrage...

...Ainsi, ce pain, ce vin, fruits du travail des hommes, que notre lutte aboutisse à ce qu'ils soient mangés et bu par ceux-là même qui les ont produits. NOUS communierons donc de ce pain et de ce vin... Que ce pain et ce vin, qui se trouvent sur cet



Claudly :«Tu peux parler, Jean, on se connaît bien! toi, je sais que tu n'as jamais travaillé!».

Cardonnel (il continue comme s'il n'avait pas entendu) : ::Oui, nous ne pouvons obéir qu'à un seul maître. Avec moi, dites à votre choix : Amen ou d'«Amen» à voix forte) : «Ni Dieu, ni maître! ...Jean, tu vois, moi j'étais comme toi, chrétien. Mais nos routes ont divergé, j'ai réfléchi, je suis devenu athée...Si aujourd'hui, je chante l'Internationale, tout comme toi, je ne lui donne pas le même sens. Moi, je dis : «Ni Dieu, ni maître, ni César, ni tribun!». C'est pourquoi, ici, Jean, c'est toi qui est le tribun! Ce n'est pas à toi de parler, ce sont les gens qui sont là qui devraient le faire...

...Tu chantes l'Internationale, mais tu es nationaliste dans ce que tu dis. Tu ne parles pas du salariat!... Moi, je suis pour l'abolition du salariat!».

Cardonnel : «Crois-tu que, comme toi, je ne suis pas pour l'abolition du salariat? Tu me fais une querelle de forme. Je ne répondrai pas sur ce terrain-là...»

Il reprend le cours de son sermon, comme si rien ne s'était passé. Dans les cinq minutes suivantes, il reprendra, à deux reprises, le terme d'abolition du salariat.

Une certaine surprise, une certaine gêne...

LES ACTEURS
Cardonnel, Dieu
Naussac, les Masses
L'Humanité Rouge



Correspondance : Basta B.P. 105 - 31013 Toulouse
Directeur de Publication - Christian Mouton

LES CURÉS SE GAUCHISENT





68
78 dias
que se me
fuigite!

Juliet 78

ISNIN 0395 4250

n.º 11 2f

